

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-QUATRIÈME NUMÉRO

JUIN 1891

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1891

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-QUATRIÈME NUMÉRO

JUIN 1891

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1891

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

MISSIONS DES CHANTIERS DU MAINE

LETTRE DES RR. PP. MERCIER ET ST-PIERRE, C. SS. R.

Eminence,

Votre paternelle sollicitude, qui va constamment cherchant les âmes confiées à vos soins pour les faire participer aux grands bienfaits de notre sainte Religion, n'avait pas oublié qu'au delà de nos frontières, au sein des forêts du Maine, se trouvait une portion du troupeau de Jésus-Christ, éloignée des secours religieux. C'est pourquoi Vous aviez confié à deux Pères Rédemptoristes le soin d'aller porter à ces pauvres âmes les consolations de notre belle et sainte Religion. Nous venons en ce moment déposer humblement à Vos pieds ce compte-rendu de nos travaux dans les chantiers, faible narration qui Vous dira le bien opéré parmi ces populations, les consolations qu'il a plu à Dieu de nous donner en bénissant nos efforts, ainsi que les fatigues et les difficultés, compagnes inséparables du Missionnaire, qu'il nous a fallu surmonter. Puisse ce récit réjouir et consoler Votre cœur de Pasteur tout enflammé du désir de sauver les âmes.

Il ne sera pas nécessaire, je pense, de répéter en détail ce qui a été dit dans de précédentes relations pour faire connaître le pays théâtre de nos travaux. L'Etat du Maine est suffisamment connu par ses immenses forêts coupées ici et là de quelques routes convenables et ne présentant que quelques habitations et des centaines de chantiers. Là, la grande, l'unique industrie, c'est la coupe des arbres, (cèdres, pins, épinettes), qui, dirigés, au printemps, vers les moulins de

St-Jean et de Frédéricton (N.-B.), deviennent une mine précieuse pour les exploitateurs.

Nous nous sommes occupés cet hiver des chantiers situés sur les bords de la rivière St-Jean et de son tributaire, l'Aligash, ce qui nous a valu un circuit d'à peu près 350 milles à partir des frontières canadiennes. Quant aux habitants de ces chantiers, on en trouve de tout âge et de plusieurs nationalités: Canadiens, Acadiens, qui formaient la majorité, Anglais, Irlandais et Nègres. Le nombre des travailleurs de chaque camp que nous avons visité était de 40 en moyenne. La distance d'un camp à l'autre varie de 3 à 20 et 30 milles.

Notre départ du couvent avait été fixé au jour de Noël (25 décembre 1890). Le jour ne pouvait être mieux choisi pour aller annoncer la bonne nouvelle à ces habitants des forêts que celui-là même où les Anges étaient venus sur la terre porter aux hommes un message de paix: "*pax hominibus bonæ voluntatis.*" Ne sommes-nous pas aussi les Anges de la paix et de la réconciliation? n'allions-nous pas aussi nous adresser à des hommes de bonne volonté!..... nous l'espérons de la grâce de Dieu.

Munis d'une première bénédiction de notre Révérend Père Recteur, après avoir placé notre voyage et nos travaux sous la protection de la bonne Ste-Anne, nous partons à 3 heures pour aller solliciter de Son Eminence une autre bénédiction affectueuse. Le lendemain à 10 heures nous étions à St-Jean Port-Joli, où notre guide nous attendait. Le soir à 4 heures nous recevions une bienveillante hospitalité chez Monsieur le Curé de St-Pamphile, à quelques milles des frontières, ce qui nous permettait de rencontrer un chantier le jour suivant. En effet, malgré une forte bordée de neige qui avait bien encombré les chemins, nous frappons à la porte du premier camp à 2 heures p. m., bien affamés, cela se comprend; on fait le premier essai d'une nourriture à laquelle l'estomac se fait difficilement, et cependant il faudra bien, coûte que coûte, en tirer notre parti. Du reste cela est vite fait pour le missionnaire dont la volonté de Dieu est avant tout la nourriture.

Le temps qui s'écoule jusqu'à l'arrivée des ouvriers est consacré à prendre des informations relativement aux tra-

vailleurs et à leurs dispositions, relativement aussi au nombre de catholiques et de protestants.....enfin à toutes choses qui nous mettront à même de profiter le plus efficacement possible des courts moments que nous aurons à passer dans chaque camp.

Voilà 5 heures et 5 $\frac{1}{2}$ heures, et on voit rentrer du travail ces ouvriers de toute nuance, de tout âge, depuis 16 ans jusqu'à 70 ans (ceux-ci évidemment sont peu nombreux). La vue inattendue des soutanes surprend un peu ces hommes, peut-être même fait-elle sur quelques-uns une impression de malaise. Qu'importe ; si ces derniers ne veulent pas profiter de notre ministère, ils seront du moins édifiés et seront obligés de reconnaître la féconde charité de la Religion Catholique ; et quant à ceux-là nous en aurons vite fait nos amis par une chaleureuse poignée de main et par des paroles de bienveillance. Disons en passant que nous sommes loin d'une fraternelle récréation de couvent : ici il nous faudra résoudre à parler de choses qui nous intéressent guère, avec des gens qui parfois ne demanderaient qu'à rester dans l'oubli ; mais connaissant les motifs de cette préférence, nous avons garde d'y accéder, jusqu'à ce qu'enfin on s'aperçoive que les préventions sont disparues et les cœurs bien ouverts. Entre temps nos hommes ont fait leur toilette, le souper a été servi, et retentit alors la voix du "cook" nous annonçant que son appartement est à notre disposition.

Faut-il rappeler l'aménagement de ces camps forestiers ? Une courte description aura peut-être encore son utilité. Qu'on se représente donc une hutte aux murailles de troncs d'arbres superposés, aux toits de troncs d'arbres alignés le moins imparfaitement possible et permettant encore au froid rigoureux de se faire jour. Mais ne craignez rien, le poêle fera bien son devoir, le bois n'est pas épargné et après quelques moments règnera dans l'appartement une atmosphère indéfinissable, brûlante aux alentours du poêle, froide à quelques pieds plus loin, et partout d'une odeur désagréable. Et c'est ici que se passe la récréation et qu'il nous faudra dormir.

Pour l'ordinaire on trouve dans ces camps une autre place un peu plus propre destinée à la cuisine et à la réfection.

C'est ce second appartement que le "cook" vient de mettre à notre disposition. A peine a retenti le mot traditionnel : "all is ready" (tout est prêt) que les Catholiques s'y précipitent à la suite des missionnaires ; et c'est alors que commence la retraite ; retraite d'une heure et demie pendant laquelle il s'agit de rappeler à ces hommes les grandes vérités, choses auxquelles ils ne pensent guère ; et de plus, il s'agit d'en confesser un certain nombre qui ne pensaient à rien moins qu'à cette confession. La grâce divine est sans doute toujours indispensable pour le missionnaire, mais ici surtout le Saint-Esprit devra venir bien efficacement à notre secours.

Mais confiance ! nous mettrons tout sous le puissant patronage de notre bonne Mère du Ciel.

— "A genoux, mes amis, et répondez bien fort aux dizaines du chapelet que je vais réciter. N'oubliez jamais que vous avez dans le Ciel une Mère qui vous aime beaucoup ; elle est toute-puissante, recourez donc à elle avec confiance, elle vous exaucera. En ce moment même demandez-lui la grâce de bien profiter du sermon que vous allez entendre et surtout la grâce de faire une bonne confession. *Je vous salue Marie.*" et 30, 40 fortes voix répondent : "*Sainte Marie, mère de Dieu.*" C'est à faire pleurer de joie et d'espérance ; on prie bien Marie. Tout est gagné. Ceux-là seulement qui ont été témoins de la prière récitée par ces hommes de chantiers peuvent se faire une idée de tout ce qu'il y a d'attendrissant dans ces accents. Les protestants eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un sentiment d'admiration.

Et maintenant commence le sermon : " Mes chers amis, n'oubliez pas la grande affaire qui doit vous intéresser avant tout..... à quoi vous aurez servi votre vie, vos travaux, vos peines, si vous vous perdez pour l'éternité ? Vous savez bien qu'il vous faudra mourir un jour ; vous êtes constamment exposés à des accidents..... et êtes-vous toujours prêts à paraître devant Dieu ? Et les conséquences, y pensez-vous ? Enfer et ses châtimens.

" Dieu vous aime, mes chers amis, et la preuve c'est qu'il nous envoie vers vous pour vous procurer le moyen de détourner de sur vos têtes le grand malheur qu'attire le péché, surtout le péché de blasphème, d'ivrognerie et d'impureté...

Mais confiance ! tout sera réparé par une bonne confession. Vous avez peut-être un peu peur de ce mot : " confession." Se confesser dans un camp, après une journée de rudes labeurs, et si peu de temps pour se préparer.....en présence des protestants.....(voilà autant d'objections que le missionnaire doit déjà prévenir en y répondant) : " Ne craignez pas les difficultés, mes amis, vous verrez comme la confession sera facile, et quel bonheur vous goûterez après l'avoir faite. J'ai déjà fait dans le sermon votre examen de conscience, et maintenant ce qu'il vous faut avant tout c'est une bonne contrition et une sincère résolution ; voyez comme cela est facile." (Puis on en propose et développe les motifs). " Et pour vous faciliter encore ce moyen si important, mettez-vous à genoux et redites en vous-mêmes l'acte de contrition que j'adresserai à Dieu en votre nom. "

Voilà, en résumé, un sermon dans les camps. C'est sans doute beaucoup pour trois quarts d'heure, mais il faut cependant tout dire puisque c'est la retraite. Mais le Saint-Esprit agit bien efficacement sur ces cœurs qui paraissent souvent plus durs qu'il ne le sont : et la preuve, ce sont les pleurs qui roulent dans les yeux quand ils ne sont pas assez abondants pour baigner ces rudes figures, pleurs qu'aucun ne cherche à dissimuler.

Voici le temps des confessions. Les 2 missionnaires se sont installés aux extrémités de la salle dans une demi-obscurité.....et Dieu et le cœur du prêtre savent seuls ce qui se passe en ce moment solennel..

Les confessions finies, les relations entre prêtre et ouvriers deviennent encore plus intimes et plus franches ; on n'a plus peur du prêtre, on vient encore une fois d'expérimenter combien il est vrai de dire que le prêtre est le seul vrai ami de l'ouvrier. Cependant il ne faut pas que personne échappe à la réconciliation ; c'est pourquoi tout en conversant on interroge du regard, on cherche l'un ou l'autre qui n'aurait pas encore eu le courage de vaincre le respect humain ; et s'il se trouve encore un récalcitrant, peu importe qu'il se soit déjà roulé dans ses épaisses couvertures comme pour dormir, ou qu'il se soit éloigné pour l'une ou l'autre raison.. il devra finir par se rendre aux invitations du prêtre et aux

sollicitations de ses compagnons qui à leur tour se sont faits apôtres. Et nous avons constaté avec bonheur que ceux qui d'abord étaient les plus récalcitrants, se montraient, après leur confession, les plus zélés pour prouver à leurs compagnons le bonheur qu'ils goûtaient déjà. Nous avons pu de cette manière ramener au bercail toutes ces brebis du Seigneur à l'exception d'une seule qui jusqu'au bout est restée rebelle... pauvre âme où la foi ne luisait malheureusement plus.

Le reste de la soirée se passa dans l'intimité ; il n'y a plus que le missionnaire qui parle, on est suspendu à ses lèvres, ses paroles sont recueillies comme autant d'oracles. Et si on s'avise de lui demander des histoires (ce qui arrive de temps en temps) il saura bien, après avoir averti ses interlocuteurs qu'il ne connaît pas d'histoires de fées, il saura bien, par une série d'exemples de la bonté et de la protection de la Sainte Vierge envers nous, accompagnée de fortes moralès, tirer des larmes d'attendrissement à ceux qui ne sollicitaient d'abord qu'une joyeuse récréation.

Dans quelques camps, on nous demanda encore de réciter le chapelet et la prière en commun malgré la série d'exercices qui a eu lieu, malgré l'heure avancée ; on comprend que c'est le cœur bien ému que le missionnaire se prête à cette religieuse demande. Comme la grâce de Dieu est puissante ! oh ! qu'elle a vite fait de transformer ces cœurs. On craignait peut-être notre arrivée, et maintenant on ne peut se résoudre à nous laisser partir. La prière que ces pauvres gens regardaient peut-être comme un fardeau leur est devenue un plaisir... — Qu'on ne généralise pas trop ces remarques cependant : j'ai rencontré plus d'un ouvrier attentif à réciter son chapelet tous les soirs ; dans 3 camps surtout, nous avons constaté une certaine émulation religieuse qui nous a bien agréablement surpris et édifiés.

Enfin le moment du repos est arrivé, bien à regret, dirait-on, pour ces pauvres ouvriers qui paraissent ne plus se rappeler les fatigues du jour et celles qui les attendent encore le lendemain, tant ils sont heureux ! — Les missionnaires s'étendent à leur tour tantôt sur un de ces rudes lits de camp, tantôt sur un banc ou sur une table pour refaire leurs forces bien vite épuisées par une vie à laquelle ils ne

sont guère habitués. Mais, grâce à cette fatigue même, grâce surtout à la consolation qui remplit leurs cœurs, le sommeil ne tardera pas à fermer leurs paupières.

Le lendemain, à quatre heures, tout le monde est sur pied : encore un jour de douces émotions. Pendant que nous préparons notre autel pour la messe, nos hommes font leur toilette ; et Dieu qui avant tout regarde le cœur, ne fera pas attention à un extérieur qui est loin d'être soigné. Mais nous pouvons aussi assurer que nonobstant la pauvreté du temple et les abords simples des cérémonies, nous n'avons eu rien à envier à la foi et à la piété manifestées dans nos églises. Quel beau spectacle que celui de ces 40, 50 hommes agencouillés dans le plus profond respect, attendant l'heureux moment où Jésus viendra dans leurs cœurs pour les remplir de ses dons ! Oh ! nous n'en doutons pas : cette confession, ces messes, cette communion dans les camps, au milieu des forêts, feront époque dans la vie de ces braves ouvriers, et laisseront dans le cœur des ministres qui en ont été les heureux instrumentés de bien profonds souvenirs.

Après la seconde messe terminée, a lieu la bénédiction des objets de piété distribués gratuitement la veille au soir : chapelets, crucifix, médailles, scapulaires... On félicite encore une fois ces ouvriers et on les remercie au nom de Dieu d'avoir si bien profité de ses faveurs... et les courts moments qui restent sont consacrés à donner quelques derniers avis... et enfin, le cœur ému, on presse une dernière fois la main de ces braves qui volontiers resteraient encore des heures autour de nous. On se sépare après s'être promis mutuellement un bon souvenir avec des prières.

Voilà une mission terminée, et il nous faudra recommencer la même chose pendant 30 jours de suite, courant d'un camp à l'autre, quelque temps qu'il fasse : pluie, froid, tempête... quelque distance qu'il faille parcourir : 30, 40 millés dans un jour... qu'importe ! nous nous reposerons dans l'éternité ; sur la terre il faut travailler—Deux fois seulement les obstacles ont été tels que force nous a été de renoncer à atteindre le soir le but proposé, à cause de la tempête.

Plus d'un peut-être, en lisant ces lignes, aura senti vibrer son cœur sous le coup d'émotions profondes, et n'aura-t-il

pas même jeté un regard d'envie sur cette terre d'évangélisation... Cependant qu'on ne l'oublie pas, tout n'est pas rose dans une pareille excursion : sans plus parler d'une cuisine bien étrange, sans faire mention des froideurs auxquelles on est exposé de la part des sectes dissidentes disséminées dans ces chantiers et dont les adeptes forment parfois la majorité,... représentez-vous ce que doit coûter de fatigues et d'ennuis un pareil voyage continué pendant un long mois dans des chemins parfois bien pénibles au milieu des forêts ou sur des rivières peu sûres et où presque personne ne passe, de longues marches à pied qu'on doit s'imposer... et tous les jours la même perspective !—

Mais Dieu, la Vierge Marie et la Bonne Sainte Anne ont veillé sur leurs enfants, et le 28 janvier 1891, nous avons le bonheur de nous retrouver dans notre paisible couvent en compagnie de nos confrères, à l'ombre du sanctuaire de notre grande protectrice.

Voici maintenant le compte-rendu de nos travaux :

Chantiers visités : 26, (formant dans leur ensemble une population mixte de 960).

Confessions entendues : 734.

Communions distribuées : 671.

Retour :... Pour le nombre, je le passe sous silence... Nous avons eu quelques retours remarquables surtout à cause du nombre d'années et à cause des dispositions. Pour les autres, heureusement moins considérables, on en comprendra facilement les raisons quand on saura que la majorité des ouvriers évangélisés appartient à la population acadienne échelonnée sur la Rivière S. Jean, et à des paroisses ordinairement bien organisées.

Premières communions : 10. (Personnes âgées de 22, 28, 35 et 60 ans).

Deuxièmes communions : 2

Baptêmes :...4.

Je me permettrai d'ajouter encore 2 remarques :

1o. Pauvres frères et canadiens catholiques, savez-vous que plus d'une fois j'ai dû entendre des protestants, oui, des protestants me dire que, dans les chantiers, la population française (la part étant faite sans doute à d'honorables exceptions)

se distingue par les affreux blasphèmes qu'on leur entend parfois proférer. J'aurais bien voulu répondre qu'il n'en est pas ainsi, mais hélas ! pas d'illusion possible sur ce point, c'est vrai, c'est trop vrai... mais quelle triste réputation ! — Puisse cette parole amie que je vous adresse, produire ses fruits, et faites en sorte, je vous en prie, qu'à l'avenir vos prêtres n'aient pas à rougir de vous en présence des protestants qui souvent servent mieux Dieu que vous-mêmes qu'à en êtes cependant les enfants de prédilection.

26. Je ne puis non plus passer sous silence ce que j'appellerai l'effet de notre ministère sur les protestants eux-mêmes. Si leur premier abord était un peu froid, nos manières franches, et le soin que nous mettions à nous intéresser à nos braves catholiques, qu'ils fussent Français ou Irlandais, finissaient par les subjuguier et en faire nos amis. Ils ne s'unissaient pas à nous de sentiment sans doute, mais ils étaient forcés d'admirer, et ils vantaient notre courage tout en dépréciant leur pauvre religion qui est loin de donner de si belles preuves de dévouement. Dès que nous commençons nos exercices, ils s'imposaient un religieux silence que nous n'aurions pas toujours osé leur demander.

Nos cérémonies aussi attireraient leur attention. "Que votre religion est belle, disait l'un deux, quel dommage que je n'y aie pas été élevé." Pauvre âme, n'est-il pas toujours temps de revenir dans le droit chemin ?

Encore une fois, je m'adresse à vous, chers ouvriers catholiques qui passez quelques mois de l'année dans ces chantiers : pourquoi auriez-vous peur de montrer ce que vous êtes ; le respect humain vous arrête, mais si vous saviez surmonter les premiers sourires, quel bien vous pourriez faire à ceux qui vous entourent, quelle belle idée vous donneriez de notre Sainte Religion, et de la sorte vous pourriez aussi concourir au salut des âmes.

Gloire à Dieu qui n'abandonne jamais les âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, pourvu qu'elles reviennent à lui avec sincérité ! Gloire et honneur à notre Sainte Eglise Catholique toujours féconde dans son œuvre divine de salut et de sanctification !

Veillez agréer, Eminence, l'hommage de notre reconnais-

sancé pour le bien que vous nous avez donné le moyen
d'opérer, veuillez agréer aussi l'hommage de notre respect
filial et de notre obéissance.

De Votre Eminence,
les très humbles et obéissants serviteurs,

J. A. MERCIER, C. SS. R.

L. St. PIERRE, C. SS. R.

Ste. Anne de Beaupré, 3 avril, 1891.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TANGANIKA

(Des Missions d'Afrique.)

LETTRE DU R. P. JOSSET, ADRESSÉE A UN DES OFFICIERS DES PLUS DISTINGUÉS DE L'ARMÉE FRANÇAISE, SON AMI ET SON BIENFAITEUR.

Notre-Dame de Karéma, le 2 juillet 1890.

« Monsieur le comte et cher bienfaiteur,

« Notre horizon, si sombre durant ces deux dernières années, semble enfin vouloir se rasséréner un peu. Notre œuvre progresse en dépit de toutes les entraves. C'est que « *si Deus pro nobis, quis contra nos ?* » Le nombre de nos baptêmes, pour l'année courante, atteint déjà le chiffre de quatre-vingt-un, et celui de nos rachats d'esclaves, celui de cent vingt. C'est vous dire qu'en dépit des efforts tentés en Europe pour enrayer la traite des noirs, la marchandise humaine abonde encore sur les rives du Tanganika. On dirait même qu'en ces derniers temps il y a eu, sous ce rapport, recrudescence diabolique. Il y a quelques mois, c'était la guerre du nord au sud du lac. Tandis que les Arabes et les Wanguanas mettaient à sac la rive occidentale, les plus puissantes tribus indigènes en faisaient autant elles-mêmes sur la rive occidentale. On me dit qu'au Marungu un district entier a disparu dans ces luttes fratricides. En nous rendant chez les Anglais du sud, en mars dernier, le P. Randabel et moi, nous trouvâmes l'Urungu en pleine guerre. Les rochers nus qui émergent à quelques centaines de mètres de la côte, en cet endroit du lac, étaient couverts de malheureux parmi lesquels on distinguait surtout des femmes et des enfants, fuyant devant la rapacité des envahisseurs. Ils étaient là,

sans abri et presque sans nourriture, attendant le moment où ils pourraient sans danger regagner leurs villages abandonnés. Bien que nous eussions eu la précaution de prendre le large, nous faillîmes nous-mêmes être assaillis au moment où, doublant un cap, nous serrions la côte de plus près. Là, des nègres qui nous attendaient massés dans les halliers nous accablèrent d'injures et allèrent même jusqu'à nous menacer de leurs flèches. Nous demeurâmes impassibles en présence de cette démonstration hostile que rien absolument ne motivait, sans négliger toutefois de mettre un peu plus d'espace entre nos assaillants et nous. La nuit, du reste, qui ne tarda pas à nous envelopper de ses ombres, nous déroba à leur poursuite. Le danger passé, nos marins en rirent de bon cœur et, en souvenir de l'événement, ils baptisèrent le malencontreux cap du nom de "*Rasi y matukano*", le cap des injures.

"Le lendemain, nous campions à Kipoa, localité qui venait, elle aussi, d'être dévastée par la guerre. Le chef nous raconta que, attaqué à l'improviste pendant la nuit, il avait vu cinq de ses hommes tués en se défendant et trente femmes ou enfants emmenés en esclavage. L'ennemi en se retirant mit le feu aux cases, dont la moitié furent incendiées."

Avant de terminer sa lettre, où il nous décrit ainsi avec tant de vérité cette plaie hideuse de l'esclavage et les ruines irréparables dont elle sème les deux rives du lac, le P. Jossset nous donne un détail intéressant sur la cathédrale de Karéma :

"Notre cathédrale, ajoute-t-il, a trois nefs de 50 mètres de long sur 12 de large ; elle avance rapidement. Le bon frère Justin construit actuellement les cintres de la nef principale, au grand ébahissement des nègres qui ne s'expliquent pas que des pierres et des briques puissent se maintenir ainsi sans appui apparent. Si nous parvenons, comme je l'espère, à mener à terme ce travail, ce sera certainement le monument le plus grandiose élevé à la gloire de Dieu, sur les rives du Tanganika, où du reste les monuments n'abondent pas.

"Daignez agréer, etc."

PROVICARIAT APOSTOLIQUE DU HAUT-CONGO

(Missions d'Afrique.)

Une lettre de Mgr. Bridoux, vicaire apostolique du Tanganika, annonçait dans le dernier Bulletin des Missions d'Afrique la délivrance miraculeuse de Mpala des bandes dévastatrices et féroces de Romaliza. Vraiment, le bon Dieu est à la droite de son missionnaire pour le défendre et le sauver. De même que, sur le lac Nyanza, il anéantit une flotte arabe qui par ses munitions de guerre allait définitivement s'emparer de l'Ouganda et la fait, pendant la bataille contre nos chrétiens, sauter en l'air avec tout son personnel et ses tonneaux de poudre, ainsi, sur le Tanganika, il dit à la tempête : Souffle, soulève les fiots du lac et anéantis dans les gouffres ces bêtes féroces et leurs armes homicides. Il dit, et les vagues obéissantes dispersent la flottille armée, la poussent, la brisent contre les rochers de la côte et précipitent dans les eaux, non pas chevaux et cavaliers comme autrefois les Egyptiens dans la mer Rouge, mais fusils, cartouches et Wanguanas. Oh ! que le cantique de Moïse paraît beau et à propos devant ce nouveau miracle de la droite du Très Haut ! *Fortitudo et laus mea Dominus et factus est mihi in salutem.* Le Seigneur est ma force, c'est lui qui m'a sauvé. Ils ont été ensevelis dans les abîmes, ils sont tombés comme une pierre au fond des eaux.... L'ennemi avait dit : Je les poursuivrai, je les atteindrai, je partagerai leurs dépouilles, et je me satisferai pleinement ; je tirerai mon épée, et ma main les fera mourir. Votre esprit a soufflé, et la mer les a enveloppés ; ils ont été submergés dans la violence des eaux comme du plomb. Qui d'entre les forts est semblable à vous ?

Voici, du reste, le récit de la délivrance, tel que l'envoie le R. P. Guillemé, témoin oculaire du désastre et du départ forcé des Wanguanas qui y survécurent.

“ MON RÉVÉREND PÈRE,

“ Le 15 mai, nous apprenions que Romaliza, autrement dit Mohamed ben Rhelfan, avait envoyé d'Oujji vers nos côtes une troupe de brigands pour faire dans nos parages uné de ces horribles razzias qui lui ont valu ce nom de Ramaliza, c'est-à-dire “ qui achève ou ruine tout ”, parce que ses bandes de pillards ne laissent que ruines et cendres. Son but, il le disait hautement, était d'aller au Marungu battre le capitaine Joubert et s'emparer du pays qu'il gouverne. Etant très peuplé, à cause de la paix qui y règne, il excite ses convoitises et sa jalousie.

“ Les indigènes, effrayés à ce seul nom de Romaliza, s'étaient réfugiés en grand nombre à la Mission pour y mettre en sûreté leur personne et leurs biens. Pour arriver chez M. le Capitaine, les Rougas-Rougas devaient passer sur le terrain de la Mission, et peut-être s'attaqueraient-ils d'abord à nous. Le capitaine, averti de ces bruits, quitte immédiatement son nouveau village de Saint-Louis, situé à quinze heures de marche, et vient à la rencontre de ses adversaires.

“ Le 24, les Wanguanas arrivèrent sur les limites du territoire qui reconnaît l'autorité du capitaine, c'est-à-dire chez Wondo, à une journée au nord de Mpala, mais pour avancer ils ont là un Boma à enlever et à repousser quelques hommes du capitaine qui les attendaient de pied ferme.

“ Le lendemain, les brigands veulent forcer le passage de la rivière ; mais, reçus à coups de flèches et de fusil, ils perdent deux de leurs hommes ; cependant, vaincus par le nombre, les indigènes soumis au capitaine sont obligés de se retirer dans leur Boma, où pendant six heures ils soutiennent bravement le feu des assiégeants qui ont encore sept hommes tués.

“ A la première nouvelle de la bataille, le capitaine s'était mis en route pour porter secours aux assiégés ; mais il ne put arriver à temps, et le chef indigène, craignant de voir ses femmes captives, avait pendant la nuit abandonné la place qui le lendemain fut occupée par les Wanguanas. Ce fut pour nous une nouvelle bien inquiétante de voir leur retraite s'opérer vers la Mission où plusieurs milliers de

persounes se trouvaient déjà réunies. L'ennemi était à nos portes.

“ Sans perdre de temps nous préparons donc activement la défense. Notre Boma est renforcé et solidifié là où les murs manquent encore. Des tranchées sont faites sur le bord du Lufuko pour défendre le passage de la rivière ; puis nous attendons pendant quatre jours l'arrivée de l'ennemi en priant le bon Dieu et la Sainte Vierge de veiller sur notre chère Mission.

“ Le 4 juin, au soir, un messager des Arabes apporte une lettre qui m'était adressée, car ils ne savaient pas que Mgr Bridoux fût arrivé ici depuis quelques jours. Dans cette lettre le chef de l'expédition priait le Bwana Ridyana (le jeune homme parce qu'il n'a point de barbe, c'est mon nom) de se retirer et de laisser le capitaine se battre seul avec eux. Monseigneur répond que nous ne sommes pas venus ici pour faire la guerre, mais que nous ne pouvons à aucun prix abandonner la Mission et nos enfants ; si on nous attaque, nous sommes prêts, nous nous défendrons. Mais, ajouta Sa Grandeur, il serait bien préférable de traiter avec le capitaine et de vous arranger avec lui au lieu de batailler, car il est fort et il a des hommes qui ne craignent pas pour leur peau.—Le messager retourna vers son maître porter cette réponse ; mais celui-ci, sans attendre le retour de ses envoyés, avait pendant la nuit fait lever le camp et mettre à la voile les trois bateaux qui accompagnaient l'expédition. Ces barques devaient pendant la nuit entrer dans la rivière qui coule au pied de la Mission, où le matin ceux qui marchaient à pied devaient les rencontrer.

“ Le 5 juin, c'est-à-dire le lendemain, nous apercevons sur le bord du lac la troupe en marche et se dirigeant de notre côté.—Les soldats du capitaine, les enfants de la Mission en armes, de nombreux indigènes avec arcs, lances et flèches, vont, le capitaine en tête, prendre leurs positions pour empêcher le passage de la rivière, tous disposés à mourir plutôt que de laisser l'ennemi envahir la Mission.

“ L'expédition s'attendait à trouver ses bateaux à l'ancre dans la rivière, comme je l'ai dit, mais aucune barque n'était arrivée ; aussi furent-ils fort surpris de ne rien voir et

de rencontrer, au lieu de figures amies, une troupe au moins égale à la leur et prête à l'attaque. Nos enfants voulaient tirer et menaçaient les Wanguanas placés sur l'autre rive. J'avais accompagné les enfants, incertain de ce qui allait se passer, et je me tenais à quelques pas du capitaine pour n'être pas confondu avec lui, surtout pour modérer nos défenseurs, afin qu'il ne fût pas dit que nous avions commencé le feu. Les Wanguanas, se voyant en face d'un adversaire plus redoutable que les pauvres sauvages sans armes, auxquels ils s'attaquent ordinairement, crient de l'autre rive : " Maneno ! maneno ! " des paroles, des paroles ! " Ministre de paix, je me présente et me mets en devoir de traverser la rivière. Je saute dans la barque de la Mission et prie un noir de me conduire à l'autre rive. Mais à l'instant je me sens retenu par cinq forts gaillards qui me supplient de ne pas m'exposer ainsi. " Ce sont des vauriens, des brigands, des menteurs, des voleurs, me criaient tous mes enfants ; n'y va pas, ils vont te retenir, et nous ne pourrons plus nous battre de peur de te tuer, ou, si nous nous battons, ils te tueront ; reste ici. " Ils consentirent à me laisser démarrer la barque seulement lorsque les Arabes se furent retirés et qu'un seul homme chargé de parlementer fût resté sur la berge. " Nous voulons simplement, me dit-il, camper sur le bord de la rivière en attendant nos bestiaux.—Je ne suis pas chef du pays, cela regarde le capitaine.—Eh bien ! va le lui demander. " Je vire de bord immédiatement et retourné vers les nôtres, chercher les ordres du capitaine. " Dites-leur, me répondit celui-ci, que je ne consens à parler qu'à une condition. Qu'ils retournent d'abord à leur camp de la veille et qu'ils cessent ainsi leur audacieuse provocation en restant armés sur mon territoire après avoir déjà incendié un de mes villages. " Les Arabes ne voulurent pas retourner en arrière. Ma présence étant désormais inutile au milieu de ces forcenés, je repassai le fleuve et revins au milieu de nos chers enfants. L'ultimatum était lancé et rejeté, la bataille allait donc s'engager. Du reste, c'était pour nos nègres une question de vie et de mort ; il s'agissait de défendre, avec leur propre personne,

la liberté de leurs femmes et de leurs enfants. Ils étaient prêts, quand tout à coup les Arabes s'éloignèrent et reprirent le chemin de leur camp. Que s'était-il passé? Voici :

“ La veille, à la tombée de la nuit, le chef arabe, avait, comme je l'ai déjà dit, fait prendre la mer à ses trois boutres qui devaient, après avoir longé la côte, jeter l'ancre dans notre rivière. Le vent était favorable, la brise de terre enflait doucement leurs voiles ; tout semblait donc favoriser ses desseins homicides. Pendant ce temps, peu de monde dormait à la Mission, plusieurs veillaient en armes et beaucoup priaient Notre-Dame Auxiliatrice des chrétiens de nous conserver sains et saufs sous sa puissante protection.

“ Tout à coup, vers deux heures du matin, une tempête imprévue soulève subitement le lac, le vent du sud se met à souffler avec fureur. Les barques de l'ennemi sont surprises dans une baie très dangereuse, remplie de récifs. Les marins essaient de gagner le large ; vains efforts, leurs bateaux sont dispersés. Le plus grand, et qui contenait la plus grande partie des munitions, donne tout à coup sur un rocher et s'abîme dans les flots avec tout ce qu'il portait ; les deux autres, chargés du reste des armes et de la poudre, après avoir lutté plus longtemps, ont fini, eux aussi, par être brisés contre les écueils et submergés par la vague. C'est ainsi que Dieu a pris en main notre cause et s'est chargé de mettre nos ennemis dans l'impossibilité de nous nuire, en engloutissant dans les flots toute leur poudre, leurs armes et une partie des combattants.

“ Nous ignorions encore ce désastre, lorsque le chef arabe demanda à me voir ainsi que Monseigneur. Il n'était pas convenable que Sa Grandeur dérogeât à sa dignité en se rendant au milieu de ces brigands. Je partis donc seul. Le 6 juin, à trois heures du matin, j'étais debout, cheminant le long des rives marécageuses du Tanganika, et réfléchissant sur les moyens de sauver nos pauvres ouailles de ces terribles Wanguanas.

“ Trois enfants m'accompagnaient : l'un portait mon dîner, les deux autres devaient m'aider à traverser les nombreuses rivières qui se rencontrent sur la route. Mais, ayant eu l'adresse de me laisser tomber une première fois, leur

secours m'était désormais inutile. Une fois mouillé, qu'importait une seconde ou une troisième immersion ? D'ailleurs le soleil se chargeait de me sécher lui-même. Après sept longues heures de marche sous un ciel embrasé et par des chemins sans nom, j'arrive sur le lieu du désastre. Deux bateaux étaient échoués sur les rochers, complètement hors de service ; du troisième on ne voyait plus que quelques planches ballottées par les flots. De nombreux cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, rejetés par la vague, gisaient sur la grève ; au milieu, deux ou trois crocodiles se chauffaient au soleil et digéraient, gueule ouverte, le hideux repas qu'ils venaient de faire. Quinze personnes au moins ont péri dans ce naufrage ; parmi elles se trouve la femme principale du chef lui-même de l'expédition.

“ Alors seulement je commençai à comprendre le motif de leur retraite. Je regrettais presque d'être venu. Qu'avaient-ils en effet à faire, sinon retourner chez eux, puisqu'ils avaient tout perdu ?

“ Présenté au chef, qui se tenait assis à l'ombre d'un grand arbre, je prends le premier la parole. “ Je viens, lui dis-je, t'expliquer pourquoi le capitaine Joubert s'est battu avec les gens de Romaliza. Chef du pays, il ne peut voir indifféremment des brigands entasser ruines sur ruines et réduire en esclavage les habitants qui l'ont choisi pour les défendre. Du reste, tu le sais, son œuvre et la nôtre sont très distinctes. Nous ne voulons que la paix et sommes venus faire du bien à tous indistinctement.—Je le sais, dit-il, vous êtes les Paridi Franza et lui est un Deutch. Il nous défend de faire des esclaves et pourquoi ? n'est-ce pas à des sauvages que nous faisons la guerre ? Dis-lui que, s'il était venu ici, il ne serait pas retourné chez lui. Quant à toi, tu es mon ami, parce que tu es l'ami de Romaliza. Avant de le quitter à Oujiji, il m'a pris l'oreille et m'a dit : “ Si tu vois devant toi les Bwana Nidyana, n'avance pas, défends à tes hommes de tirer. Puisque tu intercèdes en faveur de tes enfants, je vais m'en retourner avec mes hommes. Lorsque votre Grand (Mgr Bridoux) ira à Oujiji, il arrangera avec Romaliza vos affaires et celles du capitaine Joubert.”

“ Je savais à quoi m'en tenir sur la magnanimité de ce

tigre à face humaine. Le bon Dieu venait de lui arracher dents et griffes, et, parce qu'il ne pouvait plus ni mordre ni déchirer sa proie, il voulait encore me faire croire qu'il cédait à un mouvement de générosité et de sympathie pour nous. Le fait est qu'il se voyait absolument incapable d'attaquer Mpala avec chance de succès. Pour notre fin renard, les raisins étaient trop verts... Quoiqu'il en soit, grand merci à Marie, notre protectrice et notre reine, d'avoir combattu pour nous et de nous avoir sauvés !

“La horde de Romaliza comptait, en débarquant sur notre côte, deux cents à deux cent cinquante hommes. Mais, lors de ma visite au camp, elle s'était augmentée de plus de moitié par le nombre des captifs fait le long de la côte pendant les six jours qui nous séparent de Mtoura, lieu du débarquement. Je regardais avec compassion ces pauvres nègres réduits en esclavage et enchaînés pour être conduits loin de leur pays et vendus. Eux me regardaient aussi d'un œil d'envie, et quelques-uns disaient à mes enfants : “ Pourquoi le blanc ne nous délivre-t-il pas ? ” — Pauvre Afrique ! Pauvres noirs ! quand donc finira leur agonie ? Et nous, pauvres missionnaires, quand ne verrons-nous plus, témoins impuissants, de si navrants spectacles ? Et en même temps que ces tristes réflexions se succédaient dans mon esprit, j'entendais mes trois compagnons se dire entre eux : “ Si nous n'avions pas les missionnaires avec nous, peut-être serions-nous aussi esclaves, la chaîne ou la corde au cou. ”

“ Les indigènes réfugiés à la Mission attendaient notre retour avec impatience, et, à la nouvelle du naufrage des trois bateaux ennemis, tous se s'écrier : “ Le Dieu des Blancs nous a sauvés ; il est plus fort que les Arabes, nous le prions bien de nous garder. ”

“ En constatant avec reconnaissance par quel prodige le bon Dieu venait de sauver la Mission de Mpala, il faut que je vous dise aussi, mon Révérend Père, par quel secours providentiel j'ai été, pendant mon retour, sauvé de la mort. J'avais hâte d'être auprès de Monseigneur, pour lui raconter le grand événement de la nuit. Pour arriver plus vite, j'ai voulu escalader une falaise abrupte qui surplombe le lac et le domine de 20 mètres. Mes nègres, nulle-

ment-embarrassés par des chaussures, le firent sinon facilement, au moins sans accident. Il n'en fut pas ainsi de moi : une pierre me manqua sous les pieds, et me voilà glissant sur une pente rapide qui aboutissait à un précipice où je devais être littéralement broyé. Je prononce les noms de Jésus, Marie, Joseph, et je m'arrête un instant ; mais le brin d'herbe qui me retenait cède et me voilà encore glissant vers l'abîme. Aux doux noms de Jésus, Marie, Joseph, que je répète de nouveau, je m'arrête encore une fois et me cramponne à une nouvelle touffe d'herbe qui se présente sous ma main ; je fais le sacrifice de ma vie en regrettant toutefois de venir si inutilement mourir là plutôt que d'être tombé sous la lance des Wanguanas. La poignée d'herbe tint bon cependant ; mes noirs eurent le temps de m'envoyer une liane et d'opérer le sauvetage. *Deo gratias !* J'examinai mes blessures : la main droite seule avait été blessée ; pendant trois semaines elle s'est reposée. Comme souvenir de cette journée, mon petit doigt restera désormais crochu.

“ Pour me faire oublier ce petit accident, le bon Dieu m'a donné quelques instants après une pauvre âme à sauver : c'était une victime des misérables Arabes esclavagistes, assommée et abandonnée sur le rivage, une petite négresse de sept à huit ans. Son maître, voyant qu'elle ne pouvait plus suivre la caravane, lui fendit le crâne de deux coups de hache, lui creva l'œil gauche d'un coup de lance, et l'avait ensuite abandonnée à la dent des hyènes. Par miracle, la petite malheureuse vivait encore, et c'est dans cet état, couverte de sang, la figure horriblement enflée, que mes noirs la transportèrent à la Mission d'où elle s'envola vers le ciel avec les blanches ailes de son baptême.

“ Daignez agréer, etc.”

AFRIQUE EQUATORIALE

[Missions d'Afrique.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA.

Depuis quelques mois, nous n'avions reçu aucun détail sur nos chrétiens de l'Ouganda. Nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui un compte-rendu aussi complet que possible sur les événements qui se sont déroulés dans ce vaste royaume africain, depuis que Mwanga, roi légitime, chassé par les Arabes, est remonté sur son trône vers la fin de l'année 1889.

ILE DE BULINGUGWÉ

Septembre 1889.

C'est enfin aujourd'hui, 14 septembre, que nous allons revoir nos chers chrétiens. Il est onze heures ; nous quittons Lufu. La joie et l'entrain règnent à bord. L'enthousiasme de nos pauvres noirs est à son comble, lorsqu'ils nous voient arborer à l'avant du boutre un drapeau sur lequel se dessine une grande croix rouge. Nous voguons à toute voile, contemplant çà et là, sur les bords du lac, les traces des incendies allumés par le Baadis : plus de culture, plus d'habitation ; les bananiers disparaissent au milieu des hautes herbes. A deux heures, nous pouvons saluer l'île où nous avons fait naufrage l'an passé à notre départ du Buganda.—Nous commençons à apercevoir Bulinguwé.—Depuis longtemps nos chrétiens ont aperçu notre drapeau : leurs cris de joie arrivent jusqu'à nous.—Des barques viennent à notre rencontre. Tout le rivage est couvert de noirs. A cinq heures, nous sommes à terre.—C'est un enthousiasme indescriptible. Nos chrétiens surtout ne savent comment nous témoigner leur bonheur.—Ils nous portent en triomphe ; impossible de faire un pas ; tous les bras sont tendus vers nous : "*Otya Maperera ! o tyanno !*" Chacun voudrait avoir sa poignée de main ;

quelques-uns même et les plus honorables tombent à notre cou et nous embrassent par deux et trois fois.

“ Je me réjouis aujourd’hui dix mille et dix mille fois,” dit l’un ; l’autre : “ Je suis heureux d’être chrétien ; non, la mort n’est rien, je veux mourir pour reconquérir notre Buganda, chasser les fils de Mahomet.” Jamais ni évêque ni roi n’eut de plus chaleureuse ovation. Mwanga lui-même s’associe au triomphe en envoyant ses pages nous saluer par dizaines de fois. Quoique ce pauvre roitelet ne soit encore que sur les premières marches du trône, il tient à conserver le cérémonial kiganda.—Nous arrivons enfin à son palais, composé de quelques huttes en herbe ; il ne sait, lui aussi, comment nous témoigner son bonheur : il nous appelle ses sauveurs, ses pères, il nous comble de toutes les marques d’honneur et de déférence. “ *Quantum mutatus ab illo.* ” Mwanga lui-même suivi de plus de mille noirs vient nous installer dans les cases que les chrétiens avaient bâties pour nous. La journée se termine par la prière en public que nous faisons en plein air. Nous pouvons enfin respirer et prendre un peu de repos. Mais, à la vue des bonnes dispositions de nos chrétiens, de leur ferveur, de leur entrain, nous ne pouvons nous empêcher de dire : “ Le bon Dieu ne peut laisser prendre le Buganda.”

Dès la première heure du 15, bon nombre de chrétiens sont à notre lever. Nous confessons jusqu’à huit heures ; à neuf heures, je vais faire le catéchisme chez Gabriel ; près de mille catéchumènes s’y trouvent réunis.

Je fais chaque matin le catéchisme en plein air, et le nombre de mes auditeurs augmente de jour en jour. Le reste du temps, notre case est littéralement encombrée ; les uns demandent des médailles, les autres des croix, l’un a une plaie à soigner, l’autre a son frère qui va mourir ; tantôt on nous apporte des débris de nos livres, pillés par les bandits, soigneusement enveloppés dans un lubugo ; tantôt c’est le roi, ce sont les grands qui envoient nous saluer, nous porter des vivres. Je fais aussi une petite distribution d’étoffes, car beaucoup sont réduits à la dernière misère.

DÉFAITE DES MUSULMANS. FUITE DE KARÉMA.

Dans l’après-midi du 4 octobre, pendant que je fais le

catéchisme au roi on annonce le retour de Cyprien, et en même temps le bruit de coups de fusil semblables au roulement du tonnerre. On dit que les maisons brûlent du côté de Rubaga. Nous montons sur la montagne avec le roi ; nous apercevons de gros nuages de fumée sur Mengo, Rubaga et les principales collines qui avoisinent la capitale. Nous passons le reste du jour dans la crainte et l'espérance, demandant à notre bon Maître d'avoir pitié de nos chers chrétiens. Tous les yeux sont fixés sur le rivage, attendant le porteur de la bonne nouvelle. A neuf heures du soir, un individu nous crie de la rive opposée : "Le fort est renversé, les baadis sont en fuite, je me suis échappé des fers !" Arrive enfin le courrier du général en chef. "A nous la victoire," dit-il, mais non sans peine; les baadis sortaient de Kibuga, "comme des abeilles de leur ruche, Arabes en tête. Il y en "avait des milliers, des milliers, des milliers; à cette vue, "nous hésitons un instant, ils étaient dix fois plus nombreux "que nous. Les plus braves s'élancent en criant et électri- "sent les autres. Tous, comme de véritables lions, nous nous "lançons sur les baadis en poussant nos cris de guerre et "sans tirer un seul coup de fusil. Nous les abordons corps "à corps, c'est un massacre sans nom. Tes enfants tombent, "Etienne est tué, Jacques, Josefu, Kamilli et des centaines "d'autres sont blessés ; mais nous avons haché les baadis et "les avons mis en fuite, après avoir tué tous les principaux "chefs. Tes enfants sont arrivés jusqu'à Rubaga et ils pas- "sent la nuit au Kitebi, en face des Arabes, qui se sont "ralliés pour recommencer sans doute demain le combat. "Tes enfants sont des braves, nous aurons la victoire ; j'ai "dit." Il paraît en effet que les collines de Magota et de Rubaga sont couvertes de cadavres et qu'il y a eu un combat acharné de part et d'autre.

5.—Le lendemain matin, un combat plus meurtrier encore recommençait dans les environs de Rubaga, les baadis se défendent en désespérés aux cris de "Allah! Allah!". Les Arabes font des prodiges de valeur et trouvent presque tous la mort dans la mêlée. Par deux fois ils parviennent à faire reculer les nôtres, par deux fois ils sont repoussés; enfin Rubaga, la résidence de Karéma, devient la proie des flam-

mes. Natélé, Mengo, tous les centres arabes sont en feu, les musulmans sont battus et s'enfuient vers l'Uniro avec Karéma. La mère de Mwanga, que Karéma avait fait amener pour l'égorger sur le seuil de la porte de sa capitale, est abandonnée dans la bagarre et doit la vie à nos chrétiens qui la trouvent encore dans les fers.

Tous, et catholiques et protestants, proclament hautement que cette victoire est celle du bon Dieu seul, ils ne savent pas comment ils ont pu vaincre : s'ils avaient su le nombre des baadis, ils n'auraient pas osé les attaquer ! Puisse notre bonne Mère, qui nous a protégés d'une manière si visible, continuer à nous accorder sa puissante protection ! Puisse la croix toujours triompher du croissant dans ce beau pays de l'Ouganda !

SUR LES RUINES DE SAINTE-MARIE DE BUGANDA.

6.—*Notre-Dame du Rosaire.*—Notre armée poursuit toujours les baadis l'épée dans les reins. Nous demandons des barques pour aller soigner les blessés.

Je pars, le 7, de grand matin, pour me rendre sur le théâtre du combat. Ce n'est pas sans émotion que pour la première fois je remets les pieds sur cette terre de l'Ouganda. Il y a un an, presque jour pour jour, ici même à Mugnugu, nous étions en butte aux quolibets, aux moqueries, aux insultes des musulmans qui nous chassaient pour ne plus revenir, disaient-ils, après nous avoir fait subir la prison et nous avoir même menacés de la mort. Aujourd'hui, à leur tour, ils sont en fuite et nous rentrons en triomphateurs. Gloire à Dieu !

Quel changement depuis un an. Il n'y a plus trace de cette route impériale qui conduisait de Mugnugu à la capitale, de ces centaines de palais de roseaux qui abritaient les femmes du roi. Les plantations de bananiers, autrefois si verdoyantes, ont disparu pour faire place aux broussailles. Partout sur la route je rencontre nos fiers vainqueurs qui m'appellent leur libérateur, leur roi. Mengo, la capitale de Mwanga, disparaît dans les hautes herbes, il ne reste plus qu'un pilier de paratonnerre. Rubaga, Mengo, ces deux petites Sodomes du Buganda, sont devenues la proie des

flammes; à chaque pas on rencontre des morts; car on ne se donne pas la peine d'enterrer les cadavres.

Je soigne près de cent blessés, soldats de Mwanga; pas un seul circoncis, blessé ou surpris dans sa retraite, n'a échappé aux lances des bakopis. Impossible de les arrêter dans leur triste besogne; chaque jour encore, dès qu'ils aperçoivent un circoncis, ils le passent par les armes.—“Ils nous ont trop fait souffrir, disent-ils, jamais nous ne pourrons leur rendre ce qu'ils nous ont fait.” Dans la soirée, je me rends chez Namosolé, la mère de Mwanga, que Karéma voulait égorger sur le seuil de la capitale. Cette pauvre négresse tombe à genoux et me comble de bénédictions: je suis son père, son frère, son libérateur, son fils. Je profite de ses bonnes dispositions pour lui parler du bon Dieu, le maître des hommes et de leurs destinées. Puisse notre bonne Mère, Notre-Dame d'Afrique, la régénérer bientôt par le baptême. Harassé de fatigue, je reviens coucher chez Gabriel, dans une pauvre cabane à demi brûlée, au milieu du champ de bataille. J'ai retrouvé deux de nos orphelins enlevés par les Arabes l'année dernière; ils étaient déjà circoncis.

8.—J'ai hâte de revoir notre chère maison de Rubaga. Sur la route je rencontre de nombreux cadavres qui exhalent une odeur fétide. Dans notre bananerie, dans notre cour, l'on voit aussi de nombreux cadavres de baadis.—Je trouve notre maison, qui avait coûté tant de sueurs, complètement en ruines: plus de portes, plus de fenêtres, plus de véranda, les murailles renversées, les plafonds brisés, et partout de hautes herbes, des broussailles. Nos plantations d'eucalyptus, de gôyaviers, de manguiers sont à peine visibles dans le fourré, qui a pris la place de notre jardin; la pluie vient mettre fin à ma triste visite et me force à rentrer chez Gabriel. Je continue à soigner les blessés. Dans la soirée je retourne à Bulingugwé.

11.—Mwanga partit pour sa capitale avec les hommes de M. Stokes et MM. les Anglais. Sélimato, en bon disciple protestant, a donné des porteurs à ses ministres; il nous en a donné aussi, dit-il à Mwanga, mais ils n'ont pas paru.—L'île reste déserte, tous les habitants partent avec le roi. Nous partons aussi pour Mengo: il y aura demain un an que nous

avons été chassés du Buganda, le 13 octobre 1888. Nous nous installions dans la maison où Muguruma et Rûwewa s'étaient partagé nos dépouilles en ma présence et où leurs soldats avaient braqué leurs fusils sur moi. Les vivres nous font absolument défaut; quelques bananes cuites sous la cendre composent notre dîner. Nous allons rendre visite au roi Mwangâ, qui distribue les charges du pays entre protestants et catholiques à parties égales, selon qu'ils avaient convenu entre eux, dans l'Usagara; eux qui étaient alors les serviteurs dévoués des catholiques, ils commencent à relever la tête.

Dans la première partie du mois de novembre arrivent les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans l'Usagara; chaque jour nous amène des centaines de femmes, d'enfants et de vieillards, heureux de revoir leur cher Buganda.—Nos chrétiens avaient formé une vraie colonie dans l'Usagara. Ntale, le roi du pays, leur avait concédé une vaste contrée; où ils s'étaient établis. Honorat était leur roi et leur grand prêtre; il jugeait les différends, présidait à la prière et servait de témoin pour les mariages. La loi du dimanche était religieusement observée. Le nombre des catéchumènes s'était considérablement accru; ils avaient même été sur le point de convertir tous les protestants qui s'étaient réfugiés avec eux. Parmi les habitants du pays ils avaient fait aussi de nombreux prosélytes; espérons qu'un jour nous pourrions reprendre cette Mission commencée par nos chrétiens.

DÉFAITE DES CHRÉTIENS. SECONDE FUITE DE MWANGA. MAUVAISE VOLONTÉ DES PROTESTANTS. RIVALITÉS ET DISCORDES.

Le 23 et le 24 novembre, M. Jackson, au nom de la compagnie anglaise de Mombaza, arrivé tout récemment du Kavirondo, s'efforçait déjà d'imposer le protectorat anglais sur l'Ouganda, à l'aide de M. Gordon, ministre anglican, et des nègres protestants, quand tout à coup la nouvelle d'une seconde défaite vient de nouveau mettre en question la royauté de Mwangâ. Le 26, les fuyards commencent à arriver, harassés de fatigue et complètement découragés; ils sont revenus en deux jours de la frontière de l'Unyoro; ce qui suppose une course de 100 kilomètres environ par jour.

Le lendemain, nous accompagnions le roi jusqu'à Mugnugu, à la lueur des torches. Il se retirait de nouveau dans son îlot de Bulingugwé. Pauvre roi ! Pauvre Buganda !

Sur ces entrefaites, arrive Gabriel.

D'après les récits des chrétiens, ce jeune chef de l'armée a fait des prodiges de valeur, il est même parvenu, avec le protestant Wakilenzi, à repousser une aile des Baadis ; mais bientôt, pris en flanc par d'autres ennemis, il avait été obligé de prendre la fuite. C'est alors que, abrité derrière un nid de termites, il se vit entouré d'ennemis de toutes parts ; mais, grâce à la rapidité de son fusil Gras, il parvint à chasser ses ennemis et à se frayer un passage ; il avait brûlé trente-six cartouches en l'espace de quelques secondes. Aussi revient-il les mains couvertes d'ampoules causées par la chaleur de son fusil et remerciant la Sainte Vierge de sa protection manifeste.

Vers le 15 décembre, Mwanga, réduit à la dernière extrémité et voulant à tout prix reconquérir son trône, envoyait à M. Jackson une lettre dans laquelle il accepta le drapeau de la Compagnie anglaise. Mais les secours n'arrivèrent pas, et, le 21, Karéma entra à Rubaga avec les Banyoros, brûla la capitale et venait insulter Mwanga sur le rivage situé en face de la petite île où nous nous étions réfugiés avec lui.

Le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, nous n'eûmes pas besoin de faire de crèche : la pauvre hutte où nous distribuâmes la sainte communion aux rares chrétiens venus, car les autres étaient sur le continent, en était une plus misérable que celle de Bethléem.

Le commencement de l'année ne fut pas brillant : la rivalité des protestants avec les catholiques, qui s'était jusque-là contenue, éclata au grand jour. Wakilenzi, chef des protestants, refusa de se joindre à l'armée de Sikibolo, chef des catholiques, et si par malheur Karéma eût été plus fort ou plus audacieux, c'en était peut-être fait de l'armée de Mwanga. Mais Dieu veillait sur les siens. Le commandement général donné à Gabriel, des munitions considérables payées par l'Arabe Rhelfan pour sa rançon et envoyées par l'intermédiaire de M. Stockes, achevèrent de réunir les esprits et

de leur rendre un peu d'énergie. Le 12 février, l'armée chrétienne reprenait l'offensive, Karéma était chassé une seconde fois jusque dans l'Unyoro, et, le 24, Mwanga rentrait triomphant dans sa capitale en cendres.

SECOND RETOUR DE MWANGA. COMPÉTITIONS ANGLAISES ET ALLEMANDES. ABOLITION DE L'ESCLAVAGE. PROGRÈS DE LA MISSION.

Deux jours plus tard arrivait M. Peters pour faire un traité de commerce avec Mwanga, qui le signait le 3 mars. Cette fois le roi fit enfin acte d'autorité. A la vue des rodомontades des protestants, partisans de M Jackson, Mwanga prit la parole :

“ Je n'ai jamais accepté, dit-il, ni le monopole, ni le protectorat de l'Angleterre. Si j'ai fait quelques concessions, c'est que j'espérais quelques secours de M. Jackson. Or, ce Monsieur n'a pas paru, donc je suis complètement délivré de tout engagement.” M. Gordon réclama ; mais sa voix se perdit au milieu des approbations de nos chrétiens. Pour M. Peters, il se déclara complètement satisfait.

Huit jours après, un nouvel article était ajouté au traité. Il regarde l'esclavage et sera une des gloires du digne représentant de l'Allemagne :

“ Moi, Mwanga, roi de l'Ouganda, y est-il dit, j'affirme, en présence de M. le docteur Carl Peters et du R. P. Siméon Lourdel, que j'interdis la traite des noirs dans le Buganda et les pays qui en dépendent, et que je ferai tout mon possible pour empêcher l'exportation des esclaves, en dehors de tous les pays qui me sont soumis.”

Pendant ce temps la Mission faisait son œuvre. Mgr Livinhac, arrivé depuis plus de trois mois, donna, le 10 mars, le sacrement de confirmation à près de deux cents nouveaux baptisés. “ Chaque jour, écrit un Père, nous faisons le catéchisme, et des centaines de catéchumènes s'empressent de venir écouter nos instructions. Les dimanches surtout, notre pauvre chapelle ne suffit plus ; à six heures nous disons la Sainte Messe pour les baptisés ; la moitié ne peut entrer. A sept heures, il y a catéchisme pour tout le monde. Les

baptisés ont leur catéchisme dehors, sous les bananiers, les non-baptisés dans notre chapelle ; mais un tiers à peine peut y entrer. On commence à sanctifier le dimanche, et ceux qui ne sont pas venus au catéchisme pendant la semaine ne veulent à aucun prix y manquer le dimanche. On peut évaluer à deux mille le nombre de nos chrétiens ou catéchumènes qui assistent à nos catéchismes le dimanche."

Le 9 avril, Monseigneur partait pour l'Europe et laissait sa chère Mission entre les mains de Mgr Hirth, désigné par le Saint-Père pour le remplacer, comme vicaire apostolique de l'Ouganda.

La paix n'était pas encore rendue à ce pauvre pays. Karéma, mort le 1er avril, avait été remplacé par Mbogo, frère de Mtéça, qui continuait à se remuer sur les frontières de l'Unyoro.

L'ennemi était aux portes, et cependant, devant les exigences des protestants, la guerre civile était chaque jour sur le point d'éclater. C'est surtout lors de l'arrivée de M. Jackson, aidé par le ministre Gordon, qu'ils levèrent la tête et allèrent même jusqu'à essayer de mettre un jeune prince de quatre ans à la place de Mwanga, et de menacer celui-ci d'abandonner le Buganda et de se retirer tous dans le Busoga, avec le représentant de la Compagnie anglaise. Un trait entre milles. M. Gedges, représentant de M. Jackson, avait inutilement essayé de s'emparer du boutre de M. Stockes qui était venu du sud faire commerce avec l'Ouganda. Il se vengea sur nos chrétiens d'une façon odieuse et qui fait bien peu d'honneur au représentant de la noble Angleterre.

Les Wangwanas surprirent sur le marché un homme de Gabriel, le chef de l'armée, actuellement en campagne. Ce pauvre hère venait d'abattre un bœuf qui ressemblait, paraît-il, à celui de M. Gedges. Ce Monsieur, aussitôt averti, sans interrogation ni recherche préalables, fait lier l'homme de Gabriel et envoie ses Wangwanas piller la résidence de son maître : tous les hommes, femmes et enfants trouvés chez Gabriel sont dépouillés de leurs habits, enchaînés et conduits chez l'Anglais ; tout ce qu'il y a dans la maison devient la proie de la rapacité des Wangwanas ; il n'y reste

rien. Le roi n'ose réclamer, le Katikiro jubile ; nous nous apprêtons à aller voir M. Gedges, quand on nous apprend qu'il a fini par entendre raison devant l'évidence ; le bœuf ne lui appartenait pas, il a relâché les prisonniers.—De pareils actes de barbarie sont-ils de nature à faire bonne impression sur nos chrétiens et à leur faire aimer le régime anglais ?

Au moment où ces atrocités se passaient, le Père Lourdel était mort depuis deux mois. Le 12 mai, il avait rendu sa belle âme à Dieu, au milieu des larmes non seulement des catholiques, mais encore des protestants et des infidèles. Nos lecteurs ont lu dans le dernier Bulletin de 1890 le récit de sa mort et une petite notice sur sa vie apostolique si bien remplie. Le Père Chantemerle l'avait précédé de quelques semaines dans la tombe.

Malgré tant de pertes et tant de difficultés, l'œuvre de Dieu avançait quand même.

Vers la fin de juillet, nous apprîmes que Ntalé, roi de l'Oussagara, où nos chrétiens avaient été si bien reçus après avoir été chassés par les Arabes, demandait un poste de Missionnaires chez lui. Il avait en attendant donné une charge importante à l'un de nos catéchistes qui instruisait alors plus de cinq cents Bagandas.

Voici, du reste, la lettre de Mgr Hirth qui, en résumant la situation actuelle, donnera une idée complète des événements qui se sont succédé toute l'année dernière à la cour de Mwanga.

LETTRE DE MGR HIRTH, VICAIRE APOSTOLIQUE DU
NYANZA, A SON EMINENCE LE CARDINAL
LAVIGERIE.

Notre-Dame de Kamoga (Bukumbi), 4 octobre 1890.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR ET TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

Attendant de jour en jour la fin de la crise pénible que traversent nos chrétiens du Buganda, j'ai toujours différé

de vous envoyer nos courriers ; je ne pouvais pas, d'un côté, vous donner des espérances non fondées ; je ne voulais pas non plus, de l'autre, vous affliger en vous communiquant nos inquiétudes toujours croissantes. Aujourd'hui l'horizon semble s'éclaircir un peu, la tempête est moins imminente, la révolte des protestants qui nous menaçait, moins à craindre.

Depuis une année que Mwanga est rétabli sur le trône, ses sujets, comme Votre Eminence l'a appris par nos lettres précédentes, sont divisés en deux grands camps : celui des catholiques et celui des protestants. Les deux partis grossissent toujours et en même temps se séparent davantage.

On lutta d'abord sur le terrain religieux, mais les protestants devaient, ici comme partout, porter bientôt cette lutte sur le terrain politique. Ils se donnèrent comme chef de Katikiro, premier ministre du roi, pendant que Mwanga, par le fait même, devenait, quoique païen toujours, le chef du parti catholique.

La lutte s'est envenimée, surtout depuis que le Dr Peters, d'un côté, et M. Jackson, de l'autre, ont fait savoir à tous, aux mois de mars et d'avril, les prétentions de l'Allemagne et de l'Angleterre sur le Buganda et toute la région du Nyanza. Les protestants, préparés depuis longtemps par leurs ministres, se sont jetés complètement, eux et leur pays, entre les mains de l'Angleterre, dont ils réclament le protectorat. Les catholiques, de leur côté, se sont tournés dès lors tout naturellement vers l'Allemagne, qui par ses traités assure à Mwanga son trône, à la vraie religion le libre exercice, au Buganda la neutralité.

Comment, depuis quatre mois, les deux partis n'en sont-ils pas venus aux mains ? comment le roi légitime est-il encore sur le trône, malgré les menaces et les tentatives de son ministre ? Dieu le sait, lui dont la providence dirige visiblement les événements. A chaque fois qu'une collision devient imminente entre les deux partis, se présente de nouveau le parti musulman, vaincu l'année dernière et refoulé dans l'Unyoro. Ce parti est loin d'être anéanti ; presque tous les mois il revient avec de nouvelles forces que lui fournissent soit Kabaréga de l'Unyoro soit les Arabes

du sud du Nyanza, et alors, pour éloigner le danger commun qui menace la patrie, les divisions cessent, les forces s'unissent, on fraternise pour quelques jours.

Mais Votre Eminence comprendra sans peine combien cette situation est pénible et combien elle met d'entraves à la Mission. Un jour suffisant pour tout renverser, nous ne sommes rien moins que libres de faire notre Oeuvre. Mes chers confrères ont eu jusqu'ici si peu de confiance, qu'ils n'ont pas songé encore à remplacer les huttes de chaume élevées provisoirement lors de leur rentrée dans leur Mission, l'année dernière; ils n'ont pas osé faire venir du sud le nécessaire pour rétablir le culte ou subvenir même à leurs besoins les plus pressants. Tout ce que nous leur avons envoyé, et qui ne leur est pas indispensable sur le moment, ils le laissent en dépôt dans une petite île assez éloignée de la terre ferme pour être à l'abri d'un coup de main.

D'autre part, la famine est toujours bien grande dans ce pauvre pays où personne ne se sent le courage de cultiver.

La peste n'a pas cessé de sévir, de nombreuses victimes tombent tous les jours. Que de chrétiens surtout meurent loin du prêtre, sans avoir reçu les derniers secours de notre sainte religion! Nos Missionnaires sont si peu nombreux depuis quelques mois!

J'aurais voulu aller partager les travaux sous lesquels succombent mes chers confrères; une fois déjà des barques sont venues me prendre au sud du lac: mais elles m'ont trouvé succombant moi-même à une terrible fièvre, qui, après m'avoir tenu pendant plusieurs jours aux portes de la mort m'a laissé ensuite pendant un mois dans un état complet d'impuissance. Ces fièvres sont un des charmes de notre équateur.

Aujourd'hui que je commence à me remettre un peu, je diffère de quelques jours. Je laisse à Emin Pacha, qui vient d'arriver au Nyanza avec sa colonne, le soin de me devancer. Il a une petite troupe bien armée et des canons; je ne dois pas donner sujet à la malice de nos noirs protestants ou à la faiblesse de nos païens de croire que notre Sainte Religion s'implante jamais par la force des armes.

Le Pacha est arrivé assez rapidement au Nyanza. Après

avoir châtié sur sa route, au sortir de Npwampwa quelques Massai et quelques Wagago, il s'est arrêté près d'un mois à Tabora, où il a cru devoir ménager les Arabes pour le moment. Siké, le chef indigène, lui a payé un assez fort hungo en bœufs et en ivoire, et un Arabe a été créé provisoirement gouverneur et chargé d'affaires des Allemands pour tout l'Unyanyembé.

De là, une fraction de l'expédition s'est dirigée sur l'Urambo où elle a établi un poste allemand. Il a fallu se battre préalablement avec les Wangoni, tribu émigrée des Zoulous du Cap, et brigands redoutés dans tous nos parages. Ceux-ci avaient mis trois mille hommes sur pied; un engagement en règle et des plus meurtriers a dispersé l'ennemi, et l'a refoulé vers les régions situées entre la Tanganika et le Nyanza.

La Pacha lui-même est venu au lac par Usongo, où doit être fondé un autre poste allemand; de là, il est arrivé sans difficultés sur la côte ouest de notre crique, où il campe sur une pointe située en face de notre Mission du Bukumbi.

La terreur inspirée par les Allemands étant grande dans tous nos pays, et les vivres par conséquent difficiles à trouver pour une troupe un peu considérable, Emin songe à profiter d'une trentaine de barques kiganda, arrivées ici depuis peu, pour se rendre au Karagwé, après avoir laissé toutefois un de ses officiers avec quelques soldats dans nos environs, à l'entrée du grand lac.

Etabli ainsi avec une force assez grande aux portes mêmes du Buganda, il pourra, je pense, assurer enfin quelque peu la sécurité de nos missionnaires et de nos chers chrétiens, qui jusqu'ici étaient toujours obligés de se tenir groupés aux alentours de la capitale, et de tenir leurs forces réunies, afin d'être prêt contre toute attaque que tenteraient les noirs protestants.

Le sécurité reparaissant, nos chrétiens se retireront dans les provinces; chaque chef emmènera ses "suivants" qu'il a gagnés déjà à la foi, et tentera de faire de nouveaux prosélytes parmi les païens qui l'entoureront.

Mais comment alors me sera-t-il possible de pourvoir aux besoins spirituels de nos chers et héroïques chrétiens? Où

trouver assez de missionnaires pour suivre ces groupes de centaines de néophytes à trois, quatre ou cinq journées de la capitale ?

Ayant à pourvoir à tant de besoins, je n'ose pas songer même à créer des Missions en dehors du Buganda, dans les contrées situées à l'est et à l'ouest de ce pays, où les Européens vont sans doute s'établir aussi, et où les ministres protestants vont encore nous devancer. Pour ces nouvelles Missions, où sont les ouvriers ? Où sont les ressources ?

Votre Eminence sait combien la mort a réduit notre nombre : cette année, en moins de sept mois, quatre de nos plus généreux missionnaires sont tombés, succombant aux fatigues et aux misères qui pèsent sur nous depuis la fin de 1888.

La côte est de nouveau ouverte, dit-on. Ah ! que ce ne soit pas uniquement pour les ministres de l'erreur. L'Angleterre vient encore d'en envoyer huit dans nos régions.

Mais je n'insiste pas aujourd'hui. Si Dieu m'en fait la grâce, j'irai constater *de visu*, dans quelques jours, l'état de cette mission du Buganda qui promet de s'affermir et de s'étendre plus que jamais ; et puis alors seulement, je pourrai vous parler de nos besoins si nombreux.

En attendant, j'ose vous prier, Eminentissime Seigneur et très vénéré Père, de bénir mes chers confrères et tous mes chrétiens.

Prosterné moi-même à vos pieds, je vous prie d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Eminence, l'humble fils et obéissant serviteur.

† JEAN-JOSEPH,

Evêque de Theveste, Vicaire apostolique du Nyanza.

Note de la rédaction.—Une dépêche du 12 février nous annonce que les protestants ont quitté le Buganda, parce que Mwanga n'avait pas voulu accepter le protectorat anglais. Qu'est-ce que le bon Dieu réserve à cette pauvre et chère Mission ? L'avenir nous le dira.

Nous venons d'apprendre par le dernier courrier que Mgr Hirth est parti, le 14 ou le 15 novembre, pour le Buganda.

Il n'avait pas encore reçu des nouvelles d'une caravane!... Cette caravane ne devait cependant se trouver qu'à une quinzaine de jours de marche du lac, vers le 5 novembre, car le R. P. Gerboin nous écrivait quelques mots de *Kungu*, situé après la grande forêt qui sépare l'Ougogo de l'Ounyá-mouézi, à vingt jours de caravane du Bukumbi. Jusque-là le voyage avait été très heureux.

Le R. P. van Oost se trouvait le 15 décembre, à Kipalapala en train d'organiser sa caravane pour Karéma. *Siké*, à l'initiative de Tipo-Tipo, qui se trouvait de passage à Tabora, avait rendu au P. van Oost 60 bœufs et une centaine de mesures de *mtama* avec une valeur de 600 francs pour compenser les vols faits au R. P. Hautteœur.

Dans le Buganda, même état de choses. Les confrères se portent bien.

Emin Pacha était allé fonder une station sur la rive occidentale du Nyanza, non loin de l'embouchure de la Kagéra. Il avait réussi auparavant à détruire le dernier repaire des brigands esclavagistes au pori du Masanza, sud-ouest du Nyanza. Après s'être emparé des fusils, de la poudre (il n'y en avait pas moins de 700 livres), des étoffes, des dents d'éléphants, (plus de 120 frazilas) et des malheureux esclaves qui étaient attachés avec des chaînes de fer, on a mis le feu à ce nid de vipères. Tout a été nettoyé, purifié.

Gloire à Dieu! l'empire musulman au Nyanza vient de finir. Un instant, il avait menacé d'asservir toutes ces régions, et le voilà anéanti sous le souffle d'un Dieu vengeur de leurs cruautés et de leurs abominations.

VOYAGE D'EXPLORATION

D'UN PÈRE DOMINICAIN

— CHEZ LES —

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

AMÉRIQUE DU SUD (1)

— II —
XXVI

DEUX ALERTES DE NUIT. — LA PÊCHE MIRACULEUSE.

(Suite.)

Six Indiens s'élancent aussitôt dans la forêt à la recherche du barbasco. Quand à nous, nous nous occupons à faire le feu, à préparer le festin. Les canards déplumés et vidés, puis enfilés sur une longue tige de chonta, recevaient le premier coup de feu, lorsque les Indiens paraissent portant trois lourdes charges de barbasco. Alors c'est du délire ! On se jette sur eux, on s'empare des racines magiques, on les broie, on les triture sur les larges pierres placées au bord de l'eau, il s'en échappe une liqueur blanche semblable au suc de la laitue et du laiteron.

Cela fait, tous montent en pirogue et se répandent sur la surface du lac. La racine broyée est d'abord étreinte, puis lavée, puis projetée dans tous les sens : les eaux prennent aussitôt une teinte blanchâtre, moussent comme l'eau savonneuse d'un lavoir. Alors il se passe quelque chose de

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 210, octobre 1889; No. 40, p. 355, février 1890; No. 41, p. 444, juin 1890; No. 42, p. 518, octobre 1890 et No. 43, p. 621, février 1891.

prodigieux ! d'innombrables poissons montent à la surface de l'étang, alourdis, malades, roulant sur eux-mêmes comme s'ils étaient ivres, puis s'étalent le ventre en l'air, les ouïes battantes, la bouche palpitante. Les Indiens recueillent, tout ce qu'il est possible de recueillir : les plus grands sont harponnés avec la lance, les autres pêchés avec des paniers ; tout ce qui ne dépasse pas la longueur de la main est dédaigneusement abandonné aux loutres et aux canards.

Le retour des pirogues fut un triomphe ! Si habitués que fussent les Indiens à cette pêche phénoménale, celle-ci dépassait leurs espérances, ils n'avaient jamais rien vu de semblable ! Les poissons débarqués sur le rivage furent comptés par moi et distribués par groupes selon leur espèce. Ce qui est à peine croyable, j'en comptai douze cent vingt-sept !

Telle est la pêche au barbasco, la grande pêche indienne. Tous les Indiens de l'Amérique du Sud la pratiquent : dans la forêt, le barbasco est aussi célèbre que la chicha ! Maintes fois déjà j'en avais entendu parler par les Indiens, maintes fois aussi j'avais exprimé le désir de la voir de mes yeux ; mais l'Indien n'aime pas à livrer ses secrets, et il est probable que, sans l'extrême nécessité à laquelle ils se virent réduits, mon voyage se serait achevé sans ce spectacle instructif et intéressant.

Nous restâmes sur les rives de ce lac enchanté jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il fallut tout ce temps pour déjeuner d'abord, puis pour nettoyer et fumer l'immense quantité de poissons provenant de cette pêche miraculeuse.

Le soir, lorsque nous arrivâmes au campement de nuit, les huit Indiens, partis le matin sous la conduite de Vicente, nous y attendaient déjà. Nous les trouvâmes installés autour d'un grand feu, on train de rôtir deux tatous capturés par eux dans un ruisseau. La réunion fut célébrée par une hétacombe de poissons fumés que nous assaisonnâmes de piments et de choux palmistes.

Les Indiens festoyèrent longtemps, selon leur habitude ; quant à moi, littéralement broyé, moulu, je me réfugiai dans mon ranchu pour y dormir. Mais la malchance qui nous poursuivait depuis trois jours n'avait pas encore dit

son dernier mot. A peine avais-je fermé les yeux que je me sentis réveillé par la rude étreinte et la voix de corsaire de Palate.

“ — Lève-toi, lève-toi, voici l'ennemi ! *auca shamun* !

“ — Vous ne me laisserez donc pas reposer une seule nuit ! m'écriai-je en sautant sur mes pieds. Hier c'était la rivière, aujourd'hui ce sont les Jivaros ; où cela s'arrêtera-il ?

“ — *Auca shamun, auca shamun* ! répéta Palate avec une insistance fiévreuse ; vite, vite, suis-moi, il n'y a pas de temps à perdre !

“ — Et comment sais-tu qu'ils viennent, est-ce que tu les as vus ?

“ — Non, je ne les ai pas vus, mais nous les avons entendus, ce qui est la même chose. Prends ton fusil, prépare-toi au combat : si ce ne sont que des espions, nous n'avons rien à craindre, ils n'oseront attaquer ; si c'est une tribu, nous résistons le temps nécessaire pour préparer l'embarquement, puis nous glissons sur la rivière et nous rentrons à Canelos pour donner l'alarme !... Allons, *huambas*, aux pirogues ! ”

Les pirogues, sorties de l'eau et tirées au loin sur le sable pour éviter le désastre de la veille, sont aussitôt mouillées ; les vivres, mes bagages y sont transportés, tout est prêt pour l'embarquement.

Cela fait, Palate fait éteindre les feux.

“ — Eh quoi ! lui dis-je, tu nous plonges dans l'obscurité ? Comment nous reconnaître au milieu des ténèbres ?

“ — Ne t'inquiète pas de cela, nous, nous saurons nous débrouiller. Ne vois-tu pas que ces flammes nous perdraient. Elles ne nous montreraient pas les Chirapas tapis dans les buissons, tandis qu'elles serviraient de point de mire à l'ennemi qui, du premier coup, verrait notre petit nombre, suivrait tous nos mouvements. Ne crains rien, Palate est capitaine. Palate sait son métier ! Ah ! Charupé ! Charupé !... D'ailleurs, tu as ton fusil ! les Chirapas sont comme ceux de Napo, ils craignent le fusil comme le tonnerre. ”

Cependant un cri perçant et saccadé retentit dans la forêt.

“ — C'est le troisième, murmura Palate ; tout à l'heure, pendant ton sommeil, le même cri se fit entendre deux fois ;

c'est le signal ordinaire des Jivaros, leur cri de ralliement lorsqu'ils voyagent la nuit dans les bois.

— Et qu'est-ce que tu en augures ?

— J'en augure qu'ils ignorent notre présence, car le Jivaros est rusé comme le *supai* : il tombe sur vous à l'improviste comme la vipère ; donc, s'il crie, c'est qu'il ne nous a pas vus !

Plusieurs Indiens se sont couchés à plat ventre autour du ranchu ; l'oreille collée contre terre, ils écoutent attentivement les bruits de la forêt, ils en comptent toutes les pulsations.

Peine perdue ! la seule voix qui parvient à leurs oreilles est celle du Bobonaza dont les flots tumultueux coulent à peu de distance. Alors Vicente, suivi de trois jeunes gens, entre résolument dans la forêt, pour suivre dans le silence les mouvements de l'ennemi.

Nous étions campés sur la rive droite, nos ranchus regardaient la rivière et tournaient le dos à la forêt ; or, c'est du côté de la forêt, c'est-à-dire par derrière, que les cris s'étaient fait entendre. Tous les Indiens sont debout, la lance sur l'épaule, le carquois au côté, la longue sarbacane dans la main gauche. Pas un mot ne s'échappe de ces bouches rendues prudentes par la proximité du péril. Nous attendîmes un grand quart d'heure le retour de Vicente et de ses trois compagnons :

— *Ahsca ! Ahsca !* disaient-ils à voix basse en rentrant dans le ranchu ; il y en a beaucoup ! beaucoup !

A cette révélation désagréable, Palate répond par le claquement labial et lingual habituel aux Canélos lorsqu'une impression vive les travaille ; toute la troupe partage son émotion et l'exprime par le même tic bizarre.

— Une idée, Palate ! si je déchargeais mon fusil, cela n'effrayerait-il pas les Chirapas ?

— Oui, oui ! c'est cela, c'est cela ; décharge ton fusil ! c'est l'unique ressource qui nous reste encore ; si cela ne réussit pas à les épouvanter, nous partons.

Vite je prépare huit cartouches ; je les brûle, coup sur coup, le plus vite possible.

Impossible de rendre l'effet produit par un coup de fusil,

la nuit, dans la forêt, au milieu d'un défilé de collines comme celles qui nous emprisonnent ! Chaque coup retentit comme une décharge d'artillerie, se répercute au loin sur la rivière. Ce réveil guerrier électrise mes Indiens ; il n'y a rien comme l'odeur de la poudre, comme le bruit strident de la fusillade, pour secouer les nerfs, ranimer l'audace ; cela souffle sur le courage endormi, comme une rafale sur la fournaise éteinte, l'incendie se rallume avec un surcroît d'énergie, se jette sur tout ce qui l'entoure.

Le silence est rompu sur toute la ligne : tout le monde parle, s'agite, se démène, profère des malédictions contre les Chirapas, discute avec animation sur les moyens à prendre pour repousser l'ennemi.

“ — A moins qu'ils n'aient le *supai* au corps, s'écrie Palate, les Chirapas ne paraîtront pas ! Si c'est Charupé, Charupé ne viendra pas, car Charupé est un lâche ! Si c'est Timaza, Timaza ne viendra pas, car Timaza est un traître ! Si c'est le *supai*, il viendra, car le *supai* a juré une haine mortelle à Palate ! ”

Cependant tout redevient silencieux dans la forêt ! Le Jivaros, averti par les détonations, ne hasarde plus un seul cri. Que fait-il ? tout le monde se le demande avec anxiété. Le brave Vicente s'enfonce de nouveau dans les bois ; l'obscurité est telle qu'il disparaît à nos yeux presque au sortir du ranchu. Longtemps nous attendons son retour, il ne paraît pas ! Les Indiens n'en manifestent aucun trouble, mais les pressentiments les plus terribles me traversent l'esprit.

“ — Qu'est-ce que cela veut dire, Palate ? Serait-il donc arrivé malheur à Vicente ? Il ne revient pas ! ”

“ — Cela veut dire que les Jivaros ont battu en retraite, et que, pour suivre leurs mouvements, Vicente a été obligé d'aller beaucoup plus loin que la première fois. Ne crains rien, Vicente est un habile homme : lui ou les huambros qui l'accompagnent auraient crié s'il leur était arrivé malheur ! ”

Après une heure d'absence, les éclaireurs paraissent enfin :

“ — Eh bien ! Vicente ? ”

“ — Eh bien ! il n'y a plus de Chirapas ! Les Chirapas

effrayés ont fui sur le Pindo ; demain, nous les rencontrerons, s'ils osent nous attendre !

“ —Es-tu bien sûr, dit Palate, qu'ils n'ont pas descendu la rive gauche pour nous éviter et tomber à l'improviste sur Canélos ?

“ —Absolument sûr ! Le fusil les arrêta court à un demisami de la rivière : tous rebroussèrent chemin, nous vîmes leurs pistes sur la vase.

“ —Et tu as entendu leur marche ?

“ —Non, ce qui prouve qu'ils ont fui comme le vent. Alons, Père, tu peux dormir, les Chirapas ne viendront pas. D'ailleurs, nous veillerons, nous, car c'est notre habitude de ne pas dormir pendant le trajet du Bobonaza au Pastazza !

“ —Non, non, ils ne viendront pas ! s'écrie de nouveau Palate, Charupé ne viendra pas parce que Charupé est un lâche ! Timaza ne viendra pas ! parce que Timaza est un traître ! mais le *supai* viendra, parce que le *supai* a juré une haine mortelle à Palate ! ”

Sur ce, il pousse un éclat de rire formidable, et, plantant gaillardement sa lance dans le sable, il se met à sauter et à bondir comme un insensé, au risque de se rompre les jambes sur ce terrain inégal, hérissé de broussailles, enveloppé de ténèbres. Tout le monde l'imite, et riant, criant, hurlant, exécute sur ces rives du Bobonaza une sarabande tellement excentrique qu'on l'eût prise pour un sabbat.

Alors on souffle sur les feux éteints : la flamme pétille de nouveau, éclaire les buissons de ses lueurs fantastiques, embrase la rivière de ses reflets brillants.

“ —Dors, dors, s'écrie Palate littéralement fou, dors ! Quant à nous, nous allons manger et boire, car celui qui ne dort pas doit manger. ”

Tout ce qu'il y avait de poisson fumé dans les pirogues est aussitôt apporté. Ils se jettent sur ces vivres comme des canibales, je ne vis jamais pareille glotonnerie ! Le spectacle présenté par ces Vitellius sauvages me rejouit médiocrement : voilà qui nous présage des jours de famine, pensais-je en moi-même, encore deux repas comme celui-là et nous sommes à sec : il nous faudra perdre un temps précieux à pêcher ou à chasser.

Le lendemain, au point du jour, les pirogues sorties de l'eau sont de nouveau transportées dans la forêt, cachées dans les broussailles. Elles doivent servir pour le retour ; si les Jivaros allaient les découvrir, ce serait une perte irréparable.

XXVII

DU BOBONAZA AU PASTAZZA

Trois jours de marche nous séparent encore du Pastazza : au dire des Indiens, ce sont les plus fatiguants, les plus accablants du voyage : défense absolue est faite d'élever la voix ; tous les yeux sont fixés sur la vase pour en déchiffrer les empreintes, ou sur les fourrés environnants pour en sonder la profondeur mystérieuse et féconde en embuscades. Nous nous avançons sur une longue file dont il est interdit de s'écarter. Vicente a pris la tête de la colonne et guide la marche ; Palate, qui s'est placé derrière moi, termine le défilé et forme l'arrière-garde.

Nous ne tardons pas à rencontrer les pistes signalées par Vicente ; il y en avait une multitude ! Palate les examine avec attention :

— Cela suppose quarante hommes, dit-il, pas un de plus ! Ils pouvaient venir, nous n'avions rien à craindre de ces chiens !

Vicente s'était donc trompé la veille en affirmant qu'il y en avait beaucoup, beaucoup ! Mais cela s'explique facilement, car les Jivaros, se croyant seuls dans la forêt, marchaient à la débandade et faisaient beaucoup de bruit : ce fut ce tumulte qui égara l'instinct de Vicente.

— Et comment sais-tu que ce sont des pistes de Jivaros ? dis-je à Palate. Le Jivaros a-t-il donc un pied différent du vôtre ?

— Tu sauras que le Jivaros marche sans appuyer le talon, il s'avance sur la pointe des pieds, le cou dressé, l'oreille tendue, comme le *tarugu* (cerf) lorsqu'il flaire le chasseur. Regarde maintenant et tu comprendras : tu vois bien que ce ne sont que des moitiés de pieds, donc c'est le pied du Jivaros. Au reste, soit qu'il marche sur la pointe des

pieds, soit qu'il applique le talon, le Jivaros se reconnaît toujours à son pied tordu comme celui du *supai*."

Je considère attentivement ces pistes nombreuses : Palate, avait raison, ce ne sont que des moitiés de pieds ; et même lorsque le pied est entier, il est encore facile de le reconnaître à la torsion violente que le Jivaros lui fait subir en marchant.

* * *

Nous marchâmes ainsi sur les brisées des Jivaros pendant tout un jour, jusqu'au Sandali-yacu où nous passâmes la nuit. Les deux chemins de Canélos se réunissent sur les bords de cette rivière. Les Indiens, toujours anxieux, examinent avec soin si les Jivaros repoussés de la rivière n'ont pas pris le sentier de la forêt ou si quelque bande plus nombreuse, destinée à attaquer de front pendant que les quarante opéreraient une diversion sur la gauche, ne s'était pas engagée la veille dans les montagnes du Penday. Cette reconnaissance dura longtemps ; la moitié de la troupe y prit part, la forêt fut explorée, auscultée dans ses moindres replis : on ne découvrit aucun indice de la marche des Jivaros. L'opinion unanime fut donc qu'ils s'étaient repliés sur le Pindo et le Pastazza et que le lendemain nous rencontrerions leurs pistes.

Quel but pouvait bien poursuivre cette troupe de maraudeurs ? quelle idée présidait à cette campagne de nuit sur les rives du Bobonaza ? Evidemment, ils ne pouvaient songer à s'emparer de Canélos ; en si petit nombre, c'eût été folie ! et cette folie, le très prudent Chirapas ne l'a jamais commise : il arrive toujours en masse. De plus, le chemin du Bobonaza n'a jamais été celui de ces guerriers prévoyants. Ils savent qu'ils seraient dépistés, longtemps avant d'arriver au but, par les Indiens attardés sur la rivière, par les pêcheurs de nuit, par les yeux de lynx qui regardent, même la nuit, à travers la palissade de chonta des tambos. Je l'ai déjà dit, le Jivaros arrive toujours par les gorges du Tinguisa.

"— Enfants, dis-je aux Indiens, que cherchaient ces bandits ? Où allaient-ils ainsi au milieu de la nuit ?

“—Au tambo de Palate, Père ! Ce qu'ils voulaient, c'était surprendre Palate au milieu de son sommeil, l'égorger avec tous les siens. Tu as vu le tambo de Palate sur la rivière, à Thali ? Eh bien ! c'est là qu'ils allaient. En courant obliquement le long de la rivière, ils y seraient arrivés longtemps avant le chant du *monditi* (coq sauvage) (environ vers une heure du matin). Au reste, Palate te racontera lui-même tous les assauts nocturnes qu'il a déjà repoussés : Charupé, Timaza, tous les capitaines Chirapas ont juré de l'exterminer !”

Les yeux de Palate flambaient comme ceux du tigre : au sein des ténèbres, de profonds soupirs, soupirs de rage et d'impuissance, s'échappaient par intervalle de sa large poitrine : tels les grondements souterrains d'un volcan, lorsque des flots de lave incandescente lui torturent les entrailles : son cratère fume, sa gueule monstrueuse se dilate et s'embrase, c'est l'éruption qui se prépare !

“—Charupé ! Timaza ! s'écrie-t-il en brandissant sa lance, que parlez-vous de Charupé et de Timaza ? Est-ce que vous les avez vus, vous, *huambros* ? Eh bien ! moi, je les ai vus, mais jamais autour de mon tambo ! Je les ai vus au delà du Pástazza, lorsque je tombai au milieu d'eux comme la foudre, lorsque je massacrai leurs femmes et leurs enfants ! Alors Timaza le traître, Charupé le lâche bondirent comme la panthère au milieu des bois, leurs pieds ne touchaient pas la terre, ils passèrent comme un tourbillon à travers les buissons qui environnaient leurs maisons. Charupé ! Timaza ! allons donc, l'ombre seule de Palate les fait trembler ! jamais ces chiens n'affronteront Palate dans son tambo ! Ne dites donc plus : c'est Charupé, c'est Timaza ! Non, non ! ce n'est pas Charupé, ce n'est pas Timaza ! c'est le *supai*, ce sont les âmes damnées des Chirapas qui viennent troubler mon sommeil et remplissent la forêt de tumulte.”

Au fond, Palate, comme tout le monde, était convaincu que cette patrouille de nuit, qui avait pour but de l'assassiner, était commandée par Charupé en personne, ou, tout au moins, par l'un de ses lieutenants préférés ; mais, selon sa vieille habitude, il rabaisse démesurément son rival pour se grandir ! De tous les êtres malfaisants que l'enfer a vomis

sur la planète, il n'y a que le *supai*, c'est-à-dire le diable, qui soit assez grand, assez habile, assez audacieux, pour se mesurer avec lui ! C'est entendu ! Cette rencontre de Palate et de Satan, le choc de ces deux colosses se heurtant la nuit comme deux montagnes de bronze, sur les rives du Bobonaza, vomissant de leurs bouches transformées en cratère des torrents d'injures et de malédictions ; les coups d'estoc et de taille du paladin chrétien, et enfin la dégringolade de l'ange des ténèbres à travers les rochers et les précipices du Bobonaza, quel thème splendide pour l'imagination d'un Milton ou d'un Shakespeare ! quel poème à sensation pour les amateurs d'épopée !

.

Le lendemain nous dîmes adieu au Sandali dont les eaux torrentueuses roulaient de nombreuses épaves ; nous marchâmes sur le Pindo et le Puyo. Les averses de la nuit, en lavant les boues, avaient effacé en partie les pistes des Jivaros ; ce ne sont plus que des formes vagues et indécises, inintelligibles à tout autre œil qu'à celui de l'Indien.

Nous restâmes, pendant une heure environ, sur les hauteurs du Puyo, là même où s'élevaient, il y a quatre ans, les tambos des Jivaros du Pindo : çà et là des palissades déchoua carbonisées, des poutres noircies par les flammes, pourries par l'humidité : des buissons de rocou, des bouquets de bananiers. La forêt a déjà tout envahi ; avant deux ans, il ne restera plus aucune trace de ce village infortuné. Les Indiens paraissent sombres et rêveurs, ils se promènent sur ces ruines, se montrent du doigt l'emplacement des tambos de leurs amis :

« — C'était ici le tambo de Ramon, dit Palate, Ramon était mon ami, Ramon était catholique ! Lorsque je passais par ici, c'était chez lui que je dormais, c'était chez lui que je buvais !... Ah ! Charupé ! Charupé ! »

Le dîner terminé, mille malédictions sont lancées contre Charupé et Timaza et nous descendons sur les rives du Puyo yacu.

La rivière était pleine jusqu'aux bords, et comme elle est large, profonde et fougueuse, les Indiens discutèrent long-

temps sur la possibilité d'une traversée. Il fut enfin décidé que l'on construirait un radeau sur lequel je m'installerais avec mon bagage; quatre Indiens, choisis parmi les plus vigoureux, devaient s'y atteler et le traîner à la nage; les autres, nageant en rond autour de l'embarcation, devaient, en cas de besoin, nous prêter main-forte et nous empêcher d'aller à la dérive. Il n'y a que Palate pour avoir de ces idées sublimes!

Que l'on essaye de se représenter cette équipée mythologique!

Neptune majestueusement assis sur une machine tremblante et plongeant sous le poids de sa divinité! Neptune dans l'eau jusqu'aux hanches, élevant en désespéré son trident, c'est-à-dire son fusil, maugréant contre les flots insoumis qui l'emportent à la dérive! Neptune dans un char attelé de dauphins, escorté de monstres marins à forme humaine!

Tant que nous naviguâmes près du bord, les remous aidant, nous nous maintenons sans peine au niveau cherché par les Indiens; mais aussitôt que nous arrivâmes dans le grand courant, adieu la ligne droite! nous partons à la dérive, nous courons au Pindo dont le Puyo est tributaire! Les Indiens auxiliaires se jettent en désespérés sur le radeau en détresse: les bras raidis comme des barres de fer, la tête dans l'eau, ils le poussent vers le rivage.

Malgré cet effort prodigieux, nous n'allâmes atterrir qu'à trois cents mètres environ de l'embouchure de la rivière: il était donc temps de s'arrêter! N'importe, je votai un caleçon de bain à Palate, en mémoire de ce grand événement qui faillit me faire boire un peu plus d'eau que je n'eusse voulu, mais qui me mit de pair avec les héros les plus fabuleux de l'antiquité païenne!

*.**

Deux heures après cette traversée mémorable, nous étions sur les rives du Pindo-yacu, belle rivière qui se jette dans le Pastazza à l'extrémité sud-est de la Grande-Pampa, à l'endroit même où s'élevait le premier Canélos, appelé alors Caninché. C'est dans cette rivière que se noya le P. Rodri-

guez, l'un des derniers religieux dominicains qui évangélisèrent Canélos; il fut emporté par le courant avec une telle rapidité qu'il fut impossible aux Indiens de le ressaisir, il se perdit dans le Pastazza ! J'aurais eu le même sort sans mes Indiens. Cette fois, le radeau fut abandonné; mais ils firent mieux : ils m'attachèrent une écorce d'arbre autour des reins et, moitié marchant, moitié nageant, presque toujours à fleur d'eau et barbotant, nous atteignîmes enfin l'autre rive. Cette traversée ne dura pas moins d'un quart d'heure; car, pour éviter les bas-fonds, nous dûmes nous diriger en biais.

Nous passâmes la nuit au milieu des marécages de la Grande-Pampa, perdus dans la boue, asphyxiés par les miasmes, saignés à blanc par des millions de moustiques, et n'ayant pour tout potage que le poisson très faisandé, fumé trois jours auparavant. Mais nous touchions au terme de nos grandes épreuves : la Providence allait enfin nous prendre en pitié et dérouler à nos yeux des horizons plus vastes et des spectacles plus consolants. Le lendemain, après quatre heures de marche, nous tombons enfin sur une plage immense couverte de galets, sillonnée d'innombrables filets d'eau, semée çà et là d'épais bosquets de laurier-cire. Allons, marchons encore cinq minutes, courons dans la direction de la voix formidable qui nous appelle : nous voici devant un véritable bras de mer, sur les rives d'un des fleuves les plus fougueux, les plus larges, les plus magnifiques de l'Amérique du Sud : c'est le Pastazza !

XXVIII

LE PASTAZZA.—L'ABITAHUA.

Au milieu de la grande pampa, le Pastazza n'a pas moins d'un kilomètre de large ! Il se divise en plusieurs bras que sépare entre eux toute une chaîne d'îlots semés au milieu d'une rivière, de l'embouchure de l'Alpa-yacu à celle du Pindo-yacu : le coup-d'œil est splendide !

Il me semble que toutes les beautés de l'univers, que toutes les merveilles de la création, se soient donné rendez-vous sur ces rives enchantées ! Au sud-ouest, à six ou sept lieues

de distance à peine, le gigantesque Sangar élève son front pyramidal : ses neiges éternelles flambent comme une fournaise au contact des flammes que, nuit et jour, il vomit de son cratère. On le dirait détaché de la grande Cordillère, tant il s'avance vers l'est, comme un cap, comme le phare de cet océan de verdure qui lui baigne les pieds, qui rafraîchit ses flancs embrasés par l'incendie intérieur. Un peu plus au nord et à l'ouest, c'est l'Altar qui lui tend la main et le rattache à la grande Cordillère, ce sont les sommets crénelés des Huamboyas, puis les montagnes de fer, puis la gorge sombre d'où s'élançe le Pastazza pour déborder sur la pampa ! Les yeux vont du fleuve aux montagnes et des montagnes au fleuve, tour à tour charmés et ravis ! Entré ces deux grands spectacles, le contraste est si frappant, que l'on éprouve une sorte de stupeur : cette éternelle immobilité des montagnes, cette sérénité imperturbable, ce silence, cette majesté, et, tout auprès, cette tempête d'eau qui vous assourdit, cette course folle à travers la forêt, cette rage insensée qui détruit pour détruire, qui déracine les arbres, emporte les roches à la dérive, qui bouleverse tout sur son passage : est-il rien de plus saisissant ?

Comme le Napo, son rival, le Pastazza descend des neiges du Cotopaxi, avec cette différence toutefois que le Napo prend sa source dans les glaciers situés à l'orient, tandis que le Pastazza se forme sur le revers occidental de la montagne. Le Napo court donc vers l'est en ligne droite, il tombe d'emblée dans la forêt ; le Pastazza, au contraire, se voit obligé à de longs détours avant de rejoindre la forêt orientale. Du Cotopaxi à Latacunga, de Latacunga à Ambato, d'Ambato à Banos, il s'avance constamment vers le sud, serrant de près la Cordillère, contre laquelle il vient enfin donner de la tête, à quelques kilomètres en aval de Banos.

Jusqu'ici, c'est un torrent fougueux, un ravageur de premier ordre ; mais ce n'est pas encore un fleuve : on l'appelle le Patatá ! Mais voici qu'un renfort considérable lui arrive au pied même du Tungurahua. C'est le Chambo qui, descendu des lacs Colay-cocha et Mactallan, vient unir ses forces à celles de son rival : les deux réunis forment le

fleuve Pastazza, et le Pastazza entre aussitôt en lice. Il s'agit de faire une brèche à la montagne, de se creuser un chenal dans cette Cordillère orientale, à laquelle la masse gigantesque du Tungurahua se trouve soudée par ses racines de granit. Ce que les deux torrents mêlés vomissent d'écume, dépensent de forces, poussent de hurlements féroces, pour accomplir cette œuvre titanesque, ceux-là seuls le comprendront qui l'ont vu de leurs yeux.

Lorsque le voyageur arrive au bord de l'abîme où les deux travailleurs perforent le roc, lorsqu'il s'aventure sur le fragile et étroit pont de bois qui relie les deux bords du précipice, il se sent pris de vertige, il presse le pas de sa monture, il passe en fermant les yeux !

Sur l'autre rive, il s'arrête curieux, abrité derrière un parapet de rochers, il plonge les yeux dans ces profondeurs vertigineuses, il assiste stupéfait à la lutte monstrueuse qui se livre dans les entrailles fumantes de la montagne !

N'importe, la brèche est ouverte ! elle est ouverte sur une longueur d'environ trois kilomètres, du pied du Tungurahua à Agoyan : un chena' d'environ vingt mètres de largeur sur cinquante de profondeur endigue l'effrayante masse d'eau du Pastazza. Encore un effort et le fleuve victorieux de la montagne s'élançe dans la forêt orientale qui l'attire depuis sa source. Elle est là, cette forêt magique, à deux pas ; une vallée profonde, splendide, s'ouvre devant lui, au-dessus de lui, prête à le recevoir. Des rivières, d'une poésie merveilleuse comme le rio Verdé, d'une force herculéenne comme le Topo et le Suna, n'attendent que son passage pour se donner à lui et courir de concert à l'Amazone ; pas d'autre obstacle à renverser que la haute muraille de pierre d'Agoyan !

Le Pastazza y applique sa mâchoire écumante, y enfonce les vrilles de ses tourbillons : il la mord, il la broye, il la tenaille en tous sens. Le voilà sur le bord de l'abîme ! il s'y précipite d'une hauteur de trente-cinq mètres et forme l'une des cascades les plus imposantes, la cascade d'Agoyan !

Le grand travail est accompli, le reste n'est que jeu d'enfants pour un fleuve comme le Pastazza. La vallée profonde où il se trouve encaissé mesure de soixante à cent mètres de

large, elle s'étend de la cascade d'Agoyan à l'Abitahua. Là une nouvelle et importante transformation se produit dans la marche du fleuve indomptable. Jusqu'ici la Cordillère vaincue, mais non découragée, lui a disputé le terrain pied à pied, réduisant autant que possible l'expansion de ses eaux, l'obligeant à de longs détours, jetant devant lui ses blocs de granit, ses barrages de rochers. En face de l'Abitahua, tout cela change. Les montagnes noires qui courent sur la rive droite, marquent le dernier effort de la chaîne gigantesque pour essayer d'endiguer et d'étouffer le monstre qui lui dévore les entrailles. Dès lors, elle s'avoue définitivement vaincue et, s'éloignant du fleuve, bat en retraite, à droite sur les hauteurs de Huamboyas, à gauche sur le Llanganaté et les monts du Penday. Cet écartement de la Cordillère forme un angle immense ayant pour sommet l'Abitahua, et le Sangai pour limite extrême au sud-est. Cet angle à surface presque plane est occupé dans toute son étendue par la grande pampa.

Il s'en faut qu'au-delà de la pampa, le fleuve ait des proportions aussi colossales ; il forme encore une nappe d'eau considérable, mais non de cette étendue. L'élan impétueux qui l'avait jeté débordant et écumant sur cette plage immense, cesse avec la pression violente qui l'a produit. Au sortir de la pampa, il se recueille, se modère, devient pacifique ; il gagne en profondeur ce qu'il perd en surface : c'est un fleuve navigable. Le Copataza, le Pindo-yacu, le Bobonaza le constituent définitivement ; il ne changera plus jusqu'à l'Amazone vers lequel il se dirige en ligne droite ou en ne faisant que très peu de détours.

C'est le fleuve des Jivaros, dont on aperçoit les chagras, sur la rive droite ; les principales tribus de cette nation belliqueuse et féroce se trouvent échelonnées sur tout le parcours du fleuve, de la pampa à l'Amazone.

Mais si nous voulons voir mieux encore le Pastazza, si nous voulons embrasser d'un seul regard le cadre immense où la Providence l'a placé, quittons cette rive marécageuse, traversons les épais bosquets de laurier-cire, pressons le pas, passons à la nage et remorqués par les Indiens les eaux froides et limpides de l'Allpa-yacu, traversons en courant cette

plaine de Barrancas où le P. Fierro, poursuivi par les Jivaros, assailli de nuit par ces cannibales, vit massacrer ses douze compagnons et n'échappa lui-même à la mort que par une espèce de miracle : nous voici au Manga-yacu, nous voici dans les gorges sauvages du Quilo ! Allons, un dernier effort, gravissons les pentes abruptes de l'Abitahua, escaladons les douze cents mètres qui nous séparent encore de ses cimes couronnées de palmiers et regardons, oui, regardons l'un des plus beaux spectacles que l'œil de l'homme puisse contempler sur cette terre !

Nous sommes au sommet de l'angle formé par l'écartement de la Cordillère. Sur la droite, nous en suivons le profil majestueux jusqu'au Sangai ; à gauche, c'est le volcan éteint d'où s'élançe le Topo, c'est le Pillaro, c'est le Elanganaté, c'est le défilé des collines du Penday ; à gauche encore mais plus au nord, c'est la Cordillère du Curaray, ligne de démarcation entre le bassin du Pastazza et celui du Napo. Devant nous, c'est l'immensité sans limite, c'est la forêt avec l'infinie variété de ses feuillages, les panaches ondoyants de ses palmiers, les cimes fleuries de ses grands arbres. Voilà le bassin merveilleux du Pastazza, son royaume, sa conquête ! Tout ce qui n'est pas lui, est tributaire de lui ; toutes les gouttes d'eau que distille la forêt, toutes les ondées versées par les nuages, tous les torrents vomis par les montagnes lui sont destinés ; tout cela, il le cueille au passage, avec la même indifférence que le monarque opulent reçoit l'humble tribut du pauvre !

On le voit s'enfoncer dans la forêt, ouvrir ses bras immenses pour embrasser une île, puis les refermer sur sa conquête comme s'il craignait qu'elle lui échappât. Un détour de la rivière, un cap avancé de la forêt, le fait perdre de vue, mais ce n'est pas pour longtemps. On l'entrevoit encore, à l'extrême horizon, courant vers le sud-est, toujours ardent, impétueux, couvert d'écume !

Est-il inférieur au Napo ? Non, certainement. Lui est-il supérieur ? Peut-être. Ce que j'en ai vu, ce que les Indiens qui le connaissent à fond m'en ont dit, me le laisserait croire.

Quoi qu'il en soit, il lui est supérieur en poésie, en richesses végétales, en merveilles de toutes sortes. La plus belle végé-

tation de la forêt croit sur ses rives ; à chaque pas se rencontrent des essences précieuses : il y a de quoi défrayer pendant plus d'un siècle la rapacité des tombeurs d'arbres !

Les seuls lauriers-cire poussés sur ses rives seraient une mine d'incalculable richesse, si l'on daignait s'aventurer jusqu'ici pour cueillir la graine précieuse qui distille la cire. La cire du laurier peut rivaliser avec celle des abeilles ; n'était la coloration verdâtre qui lui vient de la chlorophylle, on ne la distinguerait pas aisément de cette dernière. Au reste, cette coloration elle-même, il serait facile de la faire disparaître par quelque réactif chimique : j'ai vu de la cire de laurier parfaitement blanche.

Dans cette partie de la forêt, les zones botaniques sont très nettement déterminées, tout au contraire de la région du Napo et du Curaray où nous les trouvâmes passablement enchevêtrées.

La différence considérable d'altitude réunit dans la même zone et pour ainsi dire sur le même terrain des plantes de climats différents : le quina sur le sommet de la montagne et à sa base le cacao, la vanille, tous les produits de la zone extra-tropicale. De Canélos à l'Abitahua et au Topo, cette anomalie n'existe plus : les climats y sont distribués normalement, et les plantes aussi. La zone du quina va du Topo au Sandali-yacu ; elle se confond avec celle du copal et du caoutchouc blanc. Celui-ci, fort rare sur le Topo, disparaît sur l'Abitahua ; mais il se trouve en abondance dans la grande pampa et sur la rive du Pindo. A partir du Sandali, c'est le caoutchouc noir, ce sont les différentes espèces de cacao. La vanille fait son apparition sur les rives du Bobonaza : la gousse en est plus longue, plus grosse que celle de Bourbon et de la Martinique, d'un parfum moins délicat, mais beaucoup plus pénétrant. La première découverte que nous en fîmes, ce fut sur la tête d'un Indien qui la portait en guise d'ornement ; puis les Indiens eux-mêmes me la montrèrent, dans la forêt, escaladant le tronc des grands arbres pour s'épanouir sur les branches supérieures : c'est une orchidée grimpante. — (A suivre).

AMERIQUE

VOYAGE DES RR. PP. TERRIEN ET GALLEN, DU HAVRE A NEW-YORK.

Nous empruntons aux *Missions Catholiques* les intéressantes lettres qui suivent écrites par les RR. PP. TERRIEN, GALLEN et BOUTRY délégués par le Conseil de la Propagation de la Foi de Lyon pour organiser l'Œuvre dans tous les diocèses de l'Amérique du Sud où cette association n'existe pas encore.

LETTRE DU R. P. L. GALLEN, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

A bord de la *Bretagne*, 26 octobre 1889.

Comme vous le voyez, c'est du bord même de la *Bretagne* et avant de quitter ce navire qui doit nous déposer demain dans le port de New-York que je vous écris cette lettre. Le prochain paquebot vous apportera ainsi sans retard des nouvelles de notre heureux voyage. Les mille lieues qui nous séparent de la France ont été franchies si rapidement qu'il me semble que c'est encore de *chez nous* que je vous écris. Nous nous sentons encore en France à bord de ce bateau français qui porte un nom cher à des Bretons.

Sur ce magnifique navire, on a tout fait pour rendre la traversée agréable aux passagers, et l'on s'aperçoit à peine de la longueur d'un grand voyage et des fatigues d'une campagne sur mer. Pour des missionnaires habitués ou prêts à supporter toutes les privations, l'existence à bord de la *Bretagne* sort de l'ordinaire.

Luxe des appartements, salons richement décorés, panneaux et plafonds peints et dorés, corniches et colonnettes

sculptées, escaliers à rampes d'acajou, glaces, tapis, fauteuils de velours, service de table princier fait par une foule de domestiques, tout ici a été organisé pour les riches, les heureux de ce monde. Mais laissons de côté ce confortable tant prisé de nos compagnons de route et qui gêne un peu la simplicité de nos goûts et de nos habitudes. Du reste, comme contraste, sur le second pont, les émigrants allemands et italiens qui vont chercher fortune en Amérique, nous rappellent que, sur la *Bretagne* comme dans le reste du monde, la pauvreté coudoie l'opulence. Toutefois, il semble que la joie ne soit pas le privilège de la première classe. Dans ces beaux salons tout est guindé, froid, d'une roideur yankee qui sent son origine anglaise; sur le pont des émigrants, on rit, on chante, et les instruments de musique italiens accompagnent les voix allemandes. Que de projets, que d'espérances, que d'illusions aussi dans toute cette foule qui court au loin à la recherche du bonheur! On fuit la vieille Europe qui dévore ses enfants et l'on se réfugie dans la libre Amérique.

Impassible comme le destin, la *Bretagne* entraîne tout ce monde vers les rivages du nouveau continent. Rapide comme l'oiseau des mers, elle s'éloigne de plus de quatre cents milles (cent vingt-cinq lieues) par jour des côtes de France. En vain le vent du nord-ouest, ce vent des tempêtes dans l'Atlantique, a soufflé avec violence: en vain l'Océan a lancé ses vagues contre les flancs du vaisseau, rien ne l'arrête dans sa course. Dominant fièrement les vagues sur lesquelles elle glisse, seule dans ce cercle immense de l'horizon marin, la *Bretagne* semble la reine de la mer. C'est à peine si nous avons aperçu deux ou trois navires du Havre à Terre-Neuve. Cet isolement déplaît. Il y a quelque vingt ans quand florissait encore la navigation à voile, de nombreux navires sillonnaient les mers. On aimait à apercevoir ces voiles blanches dans le lointain; un navire passant plus près était salué comme un ami. On ne se trouvait jamais seul, comme perdu sur ces grandes solitudes de l'Océan.

Aujourd'hui, un gros navire de fer dont la machine défie vents et tempêtes renferme dans ses flancs la cargaison de

vingt-trois mâts. La navigation à voilé est finie, la mer a perdu une de ses poésies.

Sur le banc de Terre-Neuve, nous passons près de trois petites goëlettes qui, malgré la saison avancée, s'obstinent à continuer leur pêche de morue. Quel pain bien gagné que celui de ces pauvres marins qui passent là cinq à six mois de l'année, risquant continuellement leur vie dans leurs légers canots ou sur leur bâtiment même ancré sur le banc et qu'un paquebot peut couper en deux dans la nuit ou le brouillard !

Le départ du gros de la flottille des pêcheurs a permis à la *Bretagne* de passer au nord du banc et près des côtes de l'île de Terre-Neuve. Le télégraphe a dû signaler notre passage, car nous avons échangé des signaux avec le sémaphore du cap Race. Puis nous avons dit adieu à ces rivages autrefois français, à ces falaises de rochers, dénudées, sans arbres, qui nous rappellent les côtes sauvages de Belle-Île et le bateau s'est remis à filer à toute vitesse vers la grande cité américaine.

Dans la soirée ainsi que le lendemain, nous avons traversé des couches de brume et la sirène a lancé à travers le brouillard son cri strident, formidable. Vers deux heures de l'après-midi, un bateau-pilote de New-York a été signalé. Aussitôt, grande rumeur à bord. Tout le monde accourt sur le pont et les longues-vues et les jumelles marines se braquent à l'envi vers la barque américaine. L'arrivée du pilote est un événement joyeux, car son apparition annonce le voisinage du port. Et puis la haute société du bord, pour rester dans ses habitudes, a fait des paris sur le numéro du bateau. On ne serait pas du vrai *high life* si l'on ne pariait pas. Pendant la traversée, on a parié, tous les jours sur le nombre de milles que ferait la *Bretagne* dans les vingt-quatre heures et l'on accourait à midi voir le *point* que l'on affiche à ce moment.

Le bateau pilote qui nous arrive porte le numéro quatre dans sa voile de misaine. Nous stoppons et une petite nacelle nous amène le pilote à bord de la *Bretagne*. Puis la puissante machine se met de nouveau en jeu et nous reprenons notre course à toute vitesse.

Ce dernier soir, passé à bord est une soirée de fête : grand dîner, appelé le dîner du commandant, concert au profit des familles des marins naufragés du Havre, par les artistes de bonne volonté qui se trouvent parmi les passagers. Cette petite fête est favorisée par une mer calme qui adoucit le roulis fatigant de la traversée.

A trois heures du matin, on est éveillé par le bruit de l'ancre et de la chaîne, le bateau est arrêté, on est arrivé.

Aussitôt on s'élance sur le pont pour voir cette fameuse ville de New-York, pour saluer la statue de la Liberté (éclairant le monde). Malheureusement le mauvais temps, le vent et la pluie obscurcissent l'éclat du célèbre phare.

De l'entrée de la rade où la *Bretagne* est à l'ancre, on aperçoit à travers la pluie les lumières des trois villes, Brooklyn, New-York et New-Jersey et comme une étoile le flambeau de la "Liberté" dominant cette longue ligne de feu.

Par un temps clair le spectacle doit être splendide. Vers huit heures la *Santé* arrive à bord et comme la *Bretagne* et ses passagers se portent admirablement, nous avons la permission d'entrer dans le bassin des docks de la Compagnie Transatlantique.

Le voyageur qui arrive pour la première fois dans cette rade et ce port de New-York reste stupéfait du mouvement incessant des navires et des bateaux vapeurs de toute taille et de toute forme qui sillonnent la baie. C'est un spectacle unique au monde, comme aussi celui des rues avec leurs tramways, les chemins de fer des grandes avenues et tout le brouhaha de la ville la plus commerçante du monde.

Nous avons vu Monseigneur l'Archevêque qui a été assez bon pour nous accueillir avec une grande bienveillance et nous accorder une lettre, témoignage de l'intérêt qu'il porte à votre Œuvre.

Dans peu de jours nous quitterons la grande métropole américaine et nous entrerons sur le terrain de notre mission. Une prochaine lettre vous rendra compte de cette seconde étape de notre voyage. Nous comptons sur vos prières pour obtenir les grâces dont nous avons besoin.

VOYAGE DES RR. PP. TERRIEN ET GALLEN, DE
NEW-YORK A MEXICO.

LETTRE DU R. P. GALLEN, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON,
A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION
DE LA FOI.

Mexico, 28 novembre 1889.

Avant de vous donner un résumé de notre voyage de New-York à Mexico, nous voulions pouvoir vous annoncer que nous avons fait le premier pas important pour notre mission, que notre première démarche avait été bénie de Dieu.

Remercions la divine Providence, il en est ainsi, et maintenant nous avons l'esprit plus libre, nous nous sentons plus de goût pour vous écrire les détails, le menu de notre course à travers les Etats-Unis et le Mexique.

Après une semaine bien remplie à New-York, nous fûmes enfin libres de partir le samedi 2 novembre. De New-York, un *ferry boat*, sorte de gare flottante de la Compagnie *Pennsylvania Rail Road*, nous conduisit sur l'Hudson, à New-Jersey, qui forme comme un quartier immense de la grande métropole américaine. Bientôt le train nous lançait à travers une campagne marécageuse, sous un ciel gris et pluvieux, vers la grande ville de Philadelphie. Nous nous y arrêtâmes quelques heures seulement ; puis, le soir même, nous arrivons à Baltimore.

Baltimore, vieille cité yankee, a le même aspect, la même teinte rougeâtre que toutes les villes des Etats-Unis. Les rues, assez sales, sont incessamment parcourues par des voitures, des tramways, des camions de toute taille. Là aussi on commence, comme nous l'avons vu à New-York et à Philadelphie, à élever de magnifiques constructions en pierre rouge d'un style original, tenant du roman et de l'égyptien. Baltimore avait autrefois un marché important de nègres. Ce qui la distingue aujourd'hui à nos yeux, c'est qu'elle est le centre, pour ainsi dire le cœur du mouvement catholique aux Etats-Unis.

Son archevêque, récemment revêtu de la pourpre romaine, se préparait, lors de notre passage dans cette ville, à pré-

sider aux fêtes du centenaire de l'établissement de l'épiscopat aux Etats-Unis et à la fondation d'une Université catholique à Washington. Son Eminence nous reçut avec la plus paternelle bienveillance et nous laissa une lettre attestant l'intérêt qu'elle porte à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le vénéré supérieur du grand séminaire, M. Magnien, nous offrit une hospitalité cordiale dont nous garderons toujours le souvenir. Nous étions heureux de voir cette maison où ces messieurs de Saint-Sulpice ont formé tant d'excellents prêtres pour les différents diocèses de l'Amérique du Nord.

Le lendemain, on fêtait Saint-Charles au petit séminaire établi dans la campagne. Son Eminence le cardinal Gibbons, ainsi que M. le supérieur, nous invitèrent à cette fête de famille. On voulait aussi nous retenir pour les grandes fêtes du Centenaire ; mais, quand on a une œuvre à accomplir, on a hâte de se mettre au travail. Adieu donc à Baltimore ; un coup d'œil à Washington, à son Capitole, puis nous voici en wagon pour la Nouvelle-Orléans.

* * *

Il faut vous parler de ces wagons américains. Très longs, suspendus sur des ressorts qui prennent presque la longueur de la voiture, ils ne donnent pas ces secousses, ces soubresauts si fatigants des wagons français. L'intérieur, qui ne forme qu'une seule salle, offre un grand luxe : parois sculptées, incrustations, plafonds décorés de fleurs, d'oiseaux, lampes très riches, bancs de velours, glaces très larges qui permettent de bien voir le paysage, tout est installé pour la commodité du voyageur, son *confortable*. A chaque extrémité du train, un cabinet de toilette aussi complet que possible, avec sa fontaine d'eau glacée, est d'une utilité inappréciable.

Pour le voyageur peu causeur et d'un tempérament tranquille, c'est un charme de voyager aux Etats-Unis. Bien qu'il n'y ait qu'une seule classe pour tout le monde, sauf les *sleeping-cars* (wagons-dortoirs) et les wagons-parloirs, on ne remarque jamais ces signes d'une mauvaise éducation qui affligent si souvent, en Europe, les gens bien élevés qui voyagent. Pas de ce tapage, de ces soldats ivres, de ces

chants obscènes, de ces conversations immorales qui font la terreur des femmes, des ecclésiastiques et des gens de bien obligés de monter en voitures de troisième classe.

En France, chaque wagon porte un article du règlement qui défend de fumer. Hélas, que de mauvaises heures nous avons passées dans ces boîtes sales, entassés, les pieds dans les crachats, les poumons empestés par l'affreuse fumée, pendant que nous lisions, rêveurs, la fameuse défense collée dans chaque compartiment ! Ici où tout le monde fume, personne ne se permet de fumer dans les wagons ordinaires. Une voiture spéciale est offerte à ceux que délecte le parfum nauséabond. On se demande si la politesse française n'a pas traversé l'Atlantique pour se réfugier chez les rudes Yankees ! Mais chut ! Ne disons pas de mal de la France. Oh ! non. Si elle a ses défauts, elle a aussi de bien précieuses qualités. Aimons-la bien toujours, elle est notre mère !

Du reste, voici la nuit et le wagon se transforme en dortoir, les parois s'abaissent, les couchettes se forment, les rideaux se tirent, chacun se met au lit, on baisse les lampes, bonsoir ! On se trouve un peu gêné d'abord dans ces cabines à deux étages, puis on se fait à ces usages du Nouveau Monde et l'on s'en trouve bien pour les longs voyages.

Le matin au réveil, nous sommes à Richmond, capitale de la Virginie. Nous parcourons ainsi les Carolines, la Georgie, l'Alabama et la Louisiane. Toutes ces contrées se ressemblent : collines peu élevées mais nombreuses, forêts continues. Ça et là des clairières défrichées, quelques huttes de nègres, de petits villages, des maisons en planches, puis des arbres et toujours des arbres. De temps à autre, on annonce une ville ; on descend au buffet à la hâte si c'est le moment de manger ; on mange à la hâte, une hâte américaine, à la vapeur, on avale un repas non moins américain. Puis, les *twenty* (vingt) minutes écoulées, la cloche sonne, le train part, tant pis pour le retardataire. Dans l'Alabama et la Louisiane les collines disparaissent ; aux chênes et aux pins se mêlent d'autres essences, des magnolias gigantesques, des cèdres, etc. ; des arbustes en fleurs, des cactus, des yuccas, des palmiers nains, des lianes annoncent les pays chauds et forment le fouillis des forêts vierges. Puis voici la mer mobile,

le golfe du Mexique; les forêts s'avancent jusque dans l'Océan, l'air est doux, tiède, on se rappelle mélancoliquement que ce beau pays fut français. Autour de nous les villages portent des noms français : Belle-Fontaine, Beauvoir, Rigoletto, etc., et la langue que l'on parle est notre belle langue française. Mais en avant, en avant, voici la Nouvelle-Orléans.

* * *

Ici nous sommes en France, les noms des rues, les enseignes des magasins, les types des personnes, les mots que l'on entend, tout est français. Malheureusement l'Américain du Nord et l'Allemand tendent à dominer et déjà une grande partie du commerce est entre leurs mains. Nous trouvons dans cette ville plusieurs prêtres français. M. Mignot, curé de la cathédrale, nous reçoit avec une cordialité, une amabilité vraiment française, et comprenant parfaitement notre mission, il nous engage à prêcher à toutes les messes du dimanche en faveur de la Propagation de la Foi. Nous acceptons avec empressement et nous rappelons aux fidèles que l'Œuvre, commencée pour venir au secours des diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore, doit être soutenue maintenant par ces diocèses américains à qui elle a donné sans compter.

Nous trouvons partout une grande sympathie. M. Bermudez, président de la Cour suprême, homme d'un rare talent, nous remet une lettre de recommandation pour le Président de la République mexicaine. M. Antchinson, propriétaire-directeur de la ligne *Southern Pacific railroad*, nous accorde, quoique protestant, une réduction de 50 o/o ce qui nous fait une économie de 400 fr. Mais ici les dollars ou piastres n'ont que la valeur d'un franc en France, et malgré tout, notre voyage sera plus coûteux que nous ne voudrions. Tout repas se paie 5 francs, même en ne prenant que de l'eau ou du café au lait pour boisson de table. La moindre fiole de vin de Californie se paie 5 francs et dans le train on demande un dollar pour un flacon de bière.

Après un retard de quatre à cinq jours, retard bien pénible pour nous, nous quittons la Nouvelle-Orléans le mardi

12 novembre. Comme à New-York, nous nous embarquons sur un *ferry-boat* pour venir prendre le train sur la rive gauche du Mississippi.

* * *

On nous annonce que samedi, c'est-à-dire après quatre jours et quatre nuits de chemin de fer, nous serons à Mexico. En route donc et nous voici lancés de nouveau à travers les forêts vierges et les immenses plantations de cannes à sucre. Après une nuit de repos dans le *sleeping*, nous nous éveillons le lendemain matin dans les plaines du Texas. Le pays n'a plus l'aspect de la veille. Les arbres sont rares ; les campagnes, légèrement ondulées, sont mieux cultivées, les villages mieux bâtis, les maisons ont un air de bien-être et de prospérité qui fait plaisir. Mais, à mesure qu'on avance vers l'ouest, les cultures diminuent, les arbres deviennent de chétifs arbustes, la campagne se fait déserte ; les cactus, les aloès annoncent un climat sec et chaud.

San-Antonio, nom espagnol, maisons à balcons, on voit qu'on approche du Mexique. A Spotford, le train se dirigeant vers San Francisco laisse notre *sleeping-car* à une autre machine qui nous entraîne dans des plaines sans fin. Un air calme, un ciel pur, au loin des collines bleu foncé sur l'azur plus clair, on se croirait en Orient. Ces paysages à la fois grandioses et simples plaisent toujours et élèvent l'âme.

Le soir, nous passons la frontière, le Rio-Grande entre Eagle-Pass et Piedras-Negras. Ici, l'arrêt est assez long et nous descendons du train pour faire visiter nos malles à la douane et aller souper, car il est nuit. Nous trouvons des types nouveaux, ce n'est plus l'impassible Américain du Nord, des yeux noirs se fixent brillants sur vous, les figures jaunes paraissent malades à la lueur du gaz ; puis voilà les grands chapeaux pointus du Mexique et surtout la sonore et énergique langue castillane. Cela nous plaît mieux que le langage en-dedans des yankees. Nous sommes bien au Mexique. Mais c'est la nuit et demain seulement nous pourrions contempler les magnificences de ce pays nouveau pour nous.

A cinq heures on s'éveille, le train est arrêté. Monclova ! tel est le nom de la station, vite on s'habille, on se lève, et l'on vient pour admirer... Quoi ! c'est là le Mexique ! Mais nous sommes en Algérie, l'Algérie des frontières du Maroc avec des collines dénudées, ses broussailles, ses Arabes ! Ces gens jaunes, enveloppés de couvertures rouges, ces cavaliers qui disparaissent là-bas dans le désert, ce sont bien des Bédouins. Enfin, c'est pourtant le Mexique ! Et le train part et nous nous enfonçons de plus en plus dans un pays affreux. Ici, la plante grasse a trouvé sa terre de prédilection. De tous côtés, entre les roches grises, on voit surgir cactus, yuccas, aloès à la fleur gigantesque qui donnent au paysage un cachet vraiment mexicain. Les déserts de l'immense plateau appelé Bolson de Mapimi, ses *cañons* (vallées) n'offrent rien autre chose à l'œil fatigué du voyageur. Pas d'habitations sauf quelques huttes aux stations. La carte marque des lacs, des lagunes et de loin le mirage lui donne raison ; mais la rapide machine nous jette bien vite dans la triste réalité. Ces belles eaux bleues ne sont de près que des sables gris aussi secs en ce moment que le Sahara.

Enfin, après toute une journée de chaleur et de poussière, nous atteignons la grande ligne centrale à Torreon, pauvre village enfoui dans la poussière. Le train se fait attendre jusqu'à la nuit et nous nous empressons de prendre notre couchette pour nous reposer. Au réveil, voici des collines rougeâtres sans végétation ; des blocs peints en blancs et en rose en forme d'obus énormes, se remarquent de tous côtés. Ce sont les bornes des concessions minières. Nous sommes aux mines d'argent de Zacatecas. On aperçoit plusieurs établissements d'exploitation, puis au-dessous du train, dans un ravin au milieu de collines arides, la ville elle-même, grande, bien bâtie avec de belles églises. Nous lui disons au revoir, puis nous descendons par une vallée plantée de cactus et d'aloès vers la grande plaine qui précède Aguas-Calientes. Dans cette plaine, on remarque quelques *haciendas*, fermes mexicaines, et leurs champs sans limites ont plus de cinquante, soixante laboureurs qui travaillent sous la surveillance d'un cavalier. A midi, nous dînons à la gare d'Aguas-Calientes, et des fruits inconnus pour nous, *ceroma-*

ñas, goyaves, etc., nous sont présentés. Aguas-Calientes est, paraît-il, une ville assez belle, célèbre par ses bains chauds, comme l'indique son nom.

D'Aguas Calientes à Léon, autre ville importante du Mexique, nous traversons des pays montagneux, tantôt cultivés, tantôt arides; où dominent toujours les plantes grasses. Les haciendas sont entourées de véritables remparts de *cierges* épineux.

A Léon, le climat est très doux; on y cultive et l'on y cueille des fraises toute l'année. A la station, on vient vendre de magnifiques corbeilles de ces fruits. On nous dit que la ville est belle; mais c'est à peine si dans l'obscurité nous distinguons quelques dômes des églises.

Enfin, voici l'aurore du dernier jour du voyage: on approche de Mexico et nous descendons dans la plaine qui entoure la ville. Si Monclova nous a rappelé l'Algérie, la plaine de Mexico est l'image des environs du Caire sauf pourtant la ceinture de montagnes qui l'entoure: même atmosphère douce, un peu molle, même poussière fine, mêmes canaux d'irrigations avec leurs chemins poussiéreux, même teinte grise des arbres. Quant aux gens, on dirait qu'ils ont appris des Arabes à se draper dans leurs manteaux ou dans leurs guenilles, du même style et de la même teinte gris sale que les *gallabias* et les *castans* d'Egypte. Ces maisons carrées à terrasse, aux murs grisâtres, rosâtres, à moitié décrépits, sont copiés sur les constructions égyptiennes. Et ces ânes si nombreux! N'ont-ils pas le même air sérieux, triste et résigné que leurs confrères du Caire? Mais tout passe surtout en chemin de fer et nous voici au Caire, .. pardon à Mexico!

Prochainement je vous parlerai de cette ville.

MEXIQUE

LES RR. PP. TERRIEN ET GALLEN, A MEXICO.

LETTRE DU R. P. GALLEN, DES MISSIONS AFRICAÎNES DE LYON, A
MM. LES DIRECTEURS DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE
LA FOI.

Maintenant que nous sommes *mexicains* depuis deux mois, vous attendez, peut-être, que nous vous parlions de notre *patrie* du moment, de la capitale de Montezuma, de son climat, de ses habitants, etc. Bien des livres ont été écrits sans doute sur ces sujets; mais on dit que chaque homme a son "objectif particulier," et je me hasarde à vous expédier mes impressions; vous jugerez si elles sont dignes d'être offertes aux lecteurs des *Missions Catholiques*.

J'ai parlé de patrie. Le missionnaire n'a-t-il pas pour seconde patrie le pays de sa mission? Et puis, l'accueil que nous avons reçu ici, nous donne peut-être le droit d'employer ce mot. Ainsi que nous vous l'avons annoncé, Monseigneur l'Archevêque de Mexico, comprenant l'importance de l'OEuvre que le Souverain Pontife désire établir dans toute l'Amérique, s'occupe en ce moment de l'organiser d'une manière solide et durable.

Les règlements de l'OEuvre ont été adoptés, un Comité est formé et, il y a quelques jours, Sa Grandeur a adressé une lettre pastorale au clergé de l'archidiocèse de Mexico, pour annoncer l'établissement de l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

Le peuple mexicain accepte avec enthousiasme cette OEuvre par excellence et le dimanche dans les églises où nous prêchons à chaque messe (cinq, six et sept fois), nous sommes touchés des témoignages de sympathie que nous

recevons des gens du peuple. Les familles riches donnent aussi à l'Œuvre des preuves d'une grande générosité. Si l'esprit moderne qu'on nomme ici le *libéralisme* a trouvé des adeptes au Mexique, la plupart des grandes familles ont gardé intactes l'ardente piété espagnole et cette vraie charité chrétienne qui donne sans compter. Ces familles soutiennent toutes les œuvres catholiques du pays : églises, culte, séminaires, écoles, pauvres, etc., tout est à leur charge et, malgré ces circonstances nuisibles au succès de la Propagation de la Foi, plusieurs de ces familles nous ont fait des aumônes qui rappellent au P. Terrien la générosité des catholiques de l'Amérique du Sud. Il est consolant de voir combien les racines de la foi sont profondes dans ces familles, quelle piété tendre on a ici pour le Très Saint Sacrement, quelle dévotion pour la Sainte Vierge. Les âmes pieuses donnent souvent à leurs frais des "fonctions" *funciones*, cérémonies religieuses; c'est-à-dire que, le dimanche et très souvent pendant la semaine, on chante des grand'messes avec exposition, bénédiction, sermon, musique, etc. Je ne pense pas avoir vu une maison qui n'ait son image de la Sainte Vierge, sous le titre de "Nuestra Senora de Guadalupe." Beaucoup de magasins, d'ateliers, ont cette image, et souvent une lampe brûle jour et nuit en l'honneur de la Sainte Vierge qu'elle représente.

Mais nous aurons occasion de revenir sur les usages et coutumes de ce bon peuple mexicain. Pour le moment, je crois qu'il convient de vous parler du pays lui-même avant de vous présenter ses habitants.

Mexico, au temps de la conquête de Cortez, était bâtie au milieu d'un grand lac et communiquait avec la terre ferme au moyen de chaussées. Aujourd'hui, le lac est en partie desséché et le terrain, cultivé et planté d'arbres en certains endroits, forme ailleurs de vastes marécages. Dans la direction du nord-est une immense nappe d'eau peu profonde couvre encore le sol et reflète dans ses eaux bleues les cimes des montagnes qui entourent la plaine. C'est ce qui reste du lac ancien et qu'on appelle le lac de Texcoco

ville située sur ses bords. Vue d'un point culminant, par exemple d'une des collines au pied des montagnes, cette plaine de Mexico offre un panorama splendide, quelques-uns, les enthousiastes, disent : unique au monde. Au milieu de la verdure, les dômes et les clochers des églises de la capitale ; dans la plaine, les villages, les *haciendas* (fermes) ; au loin le lac brillant, les cimes découpées de l'immense cercle de montagnes que dominent les deux pics plus blancs que l'argent du Popocatepelt et de l'Izticcihuatl, toujours couverts de neige. Puis, encore d'autres lacs, des arbres, de la verdure. Plus près, la colline de Chapultepec, ombragée d'un bois splendide et portant à son sommet l'ancien palais des rois aztèques transformé en "résidence présidentielle" et en école militaire. Sur les premiers gradins de la chaîne, la jolie petite ville de Tacubaya où les "citadins" vont jouir de l'ombre, de la fraîcheur que donnent des eaux abondantes et d'un air plus pur que dans la capitale.

Ce paysage sous un ciel toujours bleu, et à cette époque de l'année, sans pluie, sans vent, sans orage, éclairé par un soleil brillant et chaud, donne l'idée de ces printemps perpétuels attribués à l'Orient.

Hélas ! (faut-il dire hélas !) les deux pauvres missionnaires, occupés du matin au soir à parcourir les rues de Mexico, ne peuvent guère jouir de ces beautés de la nature entrevues seulement du tramway qui les envoyait à Tacubaya faire des visites intéressées en faveur de leur mission. Aussi, si ces descriptions sont incomplètes et très imparfaites, ce n'est pas tout à fait de leur faute. Si jamais ils ont des vacances, ils pourront vous envoyer des peintures mieux étudiées de la campagne mexicaine. Pour le moment, ils ne peuvent guère vous parler que de la ville.

Celle-ci, forme un grand carré plus ou moins régulier percé de part en part, d'un côté, par les *avenidas* (avenues) qui se dirigent de l'est à l'ouest et d'un autre côté par les *calles*, rues qui vont du nord au sud. On a voulu imiter ici les villes de l'Amérique du nord bâties "en damier" et c'est tout récemment qu'on a donné aux voies urbaines ces noms d'*avenues* et de *rues*, distinguées par des numéros. Mais tout

le monde emploie l'ancienne dénomination qui comprend beaucoup de noms de saints.

Mexico comptait autrefois un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents; depuis la suppression des Ordres religieux, ces couvents et collèges sont devenus des casernes, des musées, des écoles gouvernementales, etc.

Maintenant encore la ville est dominée par bon nombre de clochers et de dômes qui, comme les églises, se ressemblent tous et appartiennent à ce style espagnol du temps des descendants de Charles-Quint, style plus ou moins grec, à plein cintre, tympan, colonnes, surchargé de dorures, d'ornementations parasites. Quelques rétables feraient la joie d'un Espagnol du XVII^e siècle; c'est le triomphe du fouillé, du tourmenté, du guilloché. Mais si les détails fatiguent parfois la vue, il faut reconnaître que tous ces dômes massifs et ces tours carrées donnent un aspect monumental à l'ensemble de la ville. La cathédrale est d'un effet grandiose, vue de la place immense qui s'étend devant sa façade. Le *Palacio*, qui forme à lui seul un des côtés de cette place, ne mérite pas le titre de monument, à moins que ce ne soit pour son étendue.

Les hôtels et maisons particulières n'offrent rien de remarquable extérieurement. Elles n'ont en général qu'un seul étage en raison du peu de solidité du sous-sol et de la crainte des tremblements de terre. L'intérieur de ces maisons qui sont spacieuses, rappelle les habitations arabes avec leur cour entourée de galeries, décorée d'arbustes et de fleurs, et leurs terrasses à l'orientale. Les toits européens sont inconnus ici. Outre la place *Del Palacio*, Mexico est fière de posséder son *Alameda*, promenade plantée de beaux arbres et sillonnée d'allées où la belle société vient se pavaner le dimanche en écoutant les musiques militaires installées dans des kiosques.

Les rues les plus fréquentées, les mieux tenues, où se trouvent les beaux magasins, les grands hôtels, sont celles qui unissent ces deux places. En s'éloignant du centre de la ville, dans les *barrios*, on trouve les quartiers habités par la classe pauvre, des maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, des rues point ou mal pavées, des ruisseaux ou des mares

d'eau croupissante qui dégagent en paix des miasmes infects. Rien de plus semblable aux quartiers excentriques du Caire ou d'Alexandrie.

* * *

Mais, si les églises et les chapelles sont nombreuses à Mexico, la quantité de débits de boissons (*cantinas*) est ce qui frappe le plus l'étranger à son arrivée. Tous les carrés de l'immense damier possèdent une *cantina* à chaque angle, sans préjudice de celles qui ornent les côtés. Je dis "ornent," car ces cantines sont toutes "illustrées." L'enseigne est généralement pompeuse, quelquefois bizarre, et les murs intérieurs, et extérieurs sont décorés de grandes peintures expliquant le *texte*. Quelques-unes de ces peintures sont plutôt mythologiques que chrétiennes, ce qui est plus pardonnable dans une cantine que dans un salon catholique.

Quant à la boisson à bon marché, que l'on vend au milieu de tous ces personnages et paysages plus ou moins artistiques, c'est une liqueur blanche tirée des plantes du pays, particulièrement de l'agave ou "aloès," et qu'on nomme *pulque*. Cette boisson enivre comme le cidre, et au Mexique, hommes et femmes ne s'en privent guère.

* * *

Au premier pas dans Mexico, on s'aperçoit que ses habitants se divisent en deux races bien distinctes: la race conquérante au type espagnol bien conservée, et la race indienne. Quand on a visité quelques villes des bords de la Méditerranée, on ne peut s'empêcher de reconnaître des ressemblances entre les différentes nations qui les habitent. Les Phéniciens, les Grecs, les Juifs, les Arabes, ont, dans tout le bassin de la Méditerranée, des descendants qui portent encore leur marque d'origine. Quiconque a vu dans les rues de Beyrouth, de Damas, du Caire, ces jeunes Syriens et Grecs aux traits réguliers, aux yeux noirs, brillants, à la moustache fine, à la tournure élégante, rencontre très souvent en Espagne, en Italie et même dans le sud de la France, sinon les frères, au moins les cousins de ces enfants de l'Orient. On trouve ici à Mexico des visages qu'on croit

avoir vus en Syrie ou en Egypte. Et la ressemblance ne s'arrête pas à l'extérieur. C'est la même attitude raide, fière, la même contenance prétentieuse, la même manière de poser comme des acteurs en scène, le même goût pour la mode, la même politesse exagérée.

A côté des descendants des Espagnols, se trouve la race mexicaine. Et tout d'abord, honneur à l'esprit catholique de l'Espagne qui s'est occupée de convertir les indigènes au lieu de les détruire et de les chasser de leur pays, comme ont fait les protestants de la Nouvelle-Angleterre pour les Indiens de l'Amérique du Nord. Sans doute, tout n'a pas été parfait au Mexique et tous les actes des conquérants n'ont pas été inspirés par l'Evangile; mais il ne faut pas oublier ce qui a été fait de bien.

* * *

En attendant que je connaisse mieux le pays et ses habitants, je ne puis vous parler que de ce qui frappe tout d'abord le regard: le costumé.

A Mexico, les modes européennes, parisiennes si vous voulez, sont très en vogue. Il en est de même de tous les usages des "gens comme il faut," bals, soirées, théâtres, etc. Mexico a l'honneur de posséder en ce moment Mme Patti qui obtient un succès fou. Il paraît qu'à chaque représentation, l'enthousiasme tourne au délire. Chaque soirée vaut à Mme Patti, 4,600 dollars, soit 20 à 23,000 fr. Si les catholiques mexicains nous en donnaient autant pour la Propagation de la Foi! Hélas, ils sont moins sensibles aux accents de ma voix qu'à ceux de Mme Patti!

Il existe ici un costume national qui rappelle avec des variantes celui de certaines parties de l'Espagne. Le chapeau *sombrero*, de feutre ou de paille à larges bords et à forme conique très élevée, est tout fait mexicain. Tel de ces chapeaux richement brodé d'or et d'argent avec pierreries, glands, etc., vaut plusieurs milliers de francs. Avec ce chapeau, on porte une petite veste ronde, étroite, un pantalon collant, s'élargissant sur le soulier et boutonné, de la poche au pied, de boutons de métal plus ou moins riches qui forment deux lignes brillantes. Ce costume fait très bon

effet à cheval. C'est l'habit de voyage et aussi celui de la classe moyenne. La classe inférieure est très pauvrement habillée : une chemise de coton blanc, un pantalon de même étoffe et de même couleur, un sombrero de paille commune, voilà ce que porte l'ouvrier. Tous ont aussi une couverture, ordinairement de couleur rouge, percée d'un trou au milieu et dont on s'enveloppe les épaules. Cela s'appelle ici le *rebozo* ; mais le vrai *rebozo* du pays, celui des Indiens, est une sorte de chasuble de grosse étoffe de laine et de couleurs voyantes. L'étoffe et les dessins, sinon la forme, rappellent le manteau arabe *daba*, dont on fabrique de si beaux spécimens à Damas.

Le femmes du peuple ont le même costume qu'en Espagne ou en France et hélas ! que de guenilles, de robes déchirées, décolorées, on voit dans les quartiers pauvres. Toutes ont aussi un châle ou une écharpe de laine ou de cotonnade qui sert à la fois de manteau et de coiffure. On dirait qu'elles ont appris à se draper à la même école que les femmes fellahs d'Égypte. On trouve aussi parfois dans les rues des Indiennes de la campagne qui viennent au marché. Elles sont vêtues de deux pièces d'étoffe de laine, l'une qui enveloppe les reins et les jambes, l'autre, sorte de *rebozo* qui couvre le haut du corps. Ce *rebozo*, comme celui des hommes, est percé d'une ouverture où passe la tête, et les extrémités sont retenues par la ceinture laissant les bras libres. Ces femmes viennent apporter aux marchés des fardeaux de légumes, œufs, volailles, charbon de bois, etc., et souvent parmi des dindons et des poules, on aperçoit la petite tête noire d'un marmot enfoui au milieu de la volaille. Ces Indiens des campagnes voisines de Mexico, sont de petite taille, surtout les femmes, et leur teint brun ou jaune, leur figure sombre et triste, provoque un sentiment de pitié. Ils ont l'habitude de courir à petits pas et leur manière de porter les fardeaux rappelle celle des Égyptiens. Le corps pesant est placé sur le dos et les reins, et une corde ou lanière contournant la partie inférieure du fardeau, vient s'enrouler autour du front. De cette façon, les bras restent libres et l'homme peut aller de son petit trot ordinaire. Les porteurs d'eau *aguadores* soutiennent ainsi leurs cruches "cantaros."

Tout ce peuple paraît bon et doux et manifeste une grande piété dans les églises. On se tient généralement à genoux pendant toute la messe, et, au moment de la consécration, les coups de poing sur la poitrine retentissent dans toute l'église. Presque tous les hommes saluent en passant devant les églises, même quand ils se trouvent en tramway. Si l'on aperçoit un prêtre en voiture portant le saint viatique à un malade, tout le monde se met à genoux dans la rue jusqu'à ce que la voiture ait passé. Ce peuple a un grand fonds de foi mieux conservé qu'en Espagne même. Malheureusement le clergé, peu nombreux depuis la suppression des Ordres religieux, est débordé par le surcroît d'occupations, et je crois que, s'il y a du mal dans le peuple, cela vient de l'ignorance.

Je vous ai déjà parlé du "poulqué"; l'abus de cette boisson donne lieu fréquemment à de bien tristes scènes dans les rues.

Une autre passion, commune, je crois, aux deux races de la société, c'est la passion des courses de taureaux (*corridos de toros*). Cette affreuse mode espagnole est très en vogue ici, et chaque dimanche il y a deux ou trois *corridos de toros* dans les différents cirques, *plazas de toros*. On en a vu jusqu'à six le même jour. On croit que le gouvernement actuel a la louable intention de supprimer ces jeux d'abattoir où l'on n'a d'autre plaisir que de voir couler le sang d'un taureau et éventrer de pauvres chevaux, tandis que des hommes exposent leur vie devant les cornes d'une bête furieuse pour recevoir les applaudissements d'un peuple devenu presque fou. Si un taureau plus sensé que ses bourreaux refuse de se lancer sur les lances et les épées, on le siffle comme un simple ténor atteint de la grippe, les cris *cobardo* (lâche!) retentissent, et même, comme cela vient d'arriver à Mexico, on rend l'impresario du cirque responsable de la lâcheté de la bête, et bientôt les banquettes volent en éclats de tous côtés sur la tête des malheureux *encabardes, toreros et picadores*.....

LETTRE DU R. P. GALLEN, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, A
MM. LES DIRECTEURS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Guadalupe est pour tout Mexicain le cœur de la patrie, un point de jonction entre la terre et le Ciel. Qui pourrait dire les prières, les gémissements, les actions de grâces, les actes d'amour, qui montent chaque jour de la terre mexicaine vers Guadalupe? Et je ne crois pouvoir mieux faire connaître ce sanctuaire qu'en traduisant une notice sur les faits miraculeux qui se sont passés sur la sainte colline. Cette notice, écrite peu de temps après l'événement par Valeriano, descendant de Montezuma, fut publiée, en 1666, par Dom Louis Buerra y Tanco, écrivain *guadalupano*, comme l'on nomme ici les auteurs qui écrivent au sujet de Guadalupe.

Il me semble que le style de cette notice que j'essaie de rendre en français respire une piété, une naïveté qui lui sont un garant d'authenticité.

* * *

En l'an de Notre-Seigneur 1531, dix ans et quatre mois depuis la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne par les Espagnols, à ce moment où, toute guerre ayant cessé, l'Évangile commençait à fleurir dans le pays, un Indien du peuple récemment converti et qui avait reçu au baptême le nom de Jean Diego, avait quitté un samedi matin avant l'aurore son village, Cuantitla, distant de quatre lieues de Mexico, pour venir assister à la messe célébrée par les religieux de Saint-François dans l'église de Saint-Jacques-le-Majeur au faubourg de Tlaltecocolco. Passant au pied de la dernière colline de la chaîne de montagnes qui entourent la plaine de Mexico, l'Indien entendit comme un concert d'oiseaux. Au sommet de la colline d'où lui semblait s'élever ce chant, il aperçut une nuée blanche et resplendissante entourée de rayons d'une lumière très vive. L'Indien tomba dans une sorte de ravissement; sans crainte ni trouble, il sentit dans tout son être un bonheur inexprimable. Sous le charme de cette vision, il s'entendit appeler par une voix douce et pure qui sortait de la nuée lumineuse: "Jean, approche." L'Indien gravit le côteau en toute hâte et là,

au milieu de la lumière, il aperçut une femme d'une beauté indicible dont le vêtement éclatait des feux d'une clarté si brillante que tous les rochers et les pierres de la colline lui paraissaient transformés en pierres précieuses. Et cet être céleste lui dit d'un air doux et caressant en idiome mexicain :

—“Mon fils Jean Diego que j'aime tendrement comme un petit et un faible, où vas-tu ?”

—“Ma noble dame et maîtresse, répondit Jean, je vais à Mexico, au faubourg de Tlaltecocolco, entendre la messe que nous disent les ministres et représentants de Dieu.

—“Apprends, mon fils très chéri, que je suis Marie toujours Vierge, mère du vrai Dieu auteur de la vie, créateur de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre et présent partout. Et mon désir est qu'on m'éleve un temple en ce lieu où, comme ta mère, aimée de toi et de ceux de ta race, je montrerai mon amoureuse clémence et la compassion que j'ai pour les naturels, pour ceux qui m'aiment et me cherchent et pour ceux qui sollicitent mon secours et qui m'appellent dans leurs travaux et leurs afflictions. Ici j'écouterai leurs gémissements et leurs plaintes pour leur donner consolation et guérison. Et pour exécuter ma volonté, va à la cité de Mexico, au palais de l'évêque auquel tu diras que je t'envoie et que mon désir est qu'il m'édifie un temple en ce lieu. Tu lui rapporteras tout ce que tu as vu et entendu et tiens pour certain que je te serai reconnaissante pour tout ce que tu feras en cette affaire dont je te charge ; je te donnerai honneur et gloire pour cela. Mon fils, tu as entendu mon désir, vas en paix et souviens-toi que je te paierai ton travail et la diligence que tu apporteras en cela.”

L'Indien se prosternant à terre, lui répondit :

“Très noble dame et maîtresse, je vais exécuter ton ordre comme ton humble serviteur, sois sans crainte.”

Et, s'inclinant profondément, Jean prit le chemin de la capitale pour accomplir sa promesse. Mais, au palais épiscopal, les serviteurs lui firent attendre longtemps une entrevue avec F. Jean de Zumarraga, premier évêque de Mexico. Enfin on fut touché de sa persévérance et on le laissa pénétrer près de l'évêque. Celui-ci, craignant qu'il n'y eût illu-

sion de l'imagination chez ce nouveau converti ou tromperie du démon, ne tint pas grand compte du message extraordinaire que lui apportait l'Indien et lui dit de revenir dans quelques jours afin qu'il pût prendre des informations et réfléchir.

* * *

Le pauvre Jean sortit du palais bien triste.

Il retournait vers le soir à son village, quand, arrivé au haut de la colline où il avait vu la sainte Vierge le matin, il la trouva qui l'attendait.

Sè prosternant aussitôt à ses pieds, Jean lui dit :

— Ma fille très chérie, ma reine et très haute dame, j'ai fait ce que tu m'as commandé. Je n'ai pu voir l'évêque qu'après un temps bien long et je me suis acquitté de ton ambassade. Il m'a écouté avec bonté et attention; mais aux questions qu'il m'a faites, j'ai compris qu'il ne m'a pas cru, car il m'a dit de revenir une autre fois pour mieux s'informer de l'affaire et l'éclaircir à fond. Il a présumé que le temple dont tu demandes la construction est une fiction de mon esprit. Aussi, je te prie d'envoyer pour cela une personne noble et recommandable, digne de respect et de crédit; tu vois bien, ma Maîtresse, que je suis un pauvre villageois, humble homme du peuple, incapable de mener à bien cette affaire. Ma Reine, pardonne-moi ma hardiesse si j'ai manqué en quelque chose à l'honneur qui est dû à ta Grandeur."

La sainte Vierge lui dit :

— Ecoute, mon fils très aimé, apprends que je ne manque pas de serviteurs que je pourrais envoyer si je le voulais et qui feraient ce que je leur ordonnerais; mais il convient que ce soit toi qui accomplisses ce travail. Ma volonté et mon désir seront accomplis par ton intervention. Ainsi, mon fils, je te prie et t'ordonne de retourner demain voir l'évêque et de lui dire qu'il m'élève un temple et que Celle qui t'envoie est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu."

Jean Diego répondit :

— Ne te fâche pas, Reine et Dame, de ce que je te dis. De bonne volonté et de tout cœur j'obéirai à tes ordres et

porterai ton message. Je ne m'excuse pas et je ne regarde pas le chemin pour une peine ; mais peut-être je ne serai ni reçu, ni écouté, ou, si l'Evêque m'écoute, il ne me croira pas. Cependant, je ferai ce que tu m'ordonnes et, ma Dame, demain soir en cet endroit, au coucher du soleil, je t'apporterai la réponse que l'Evêque me donnera. Et ainsi sois en paix, Très Haute Dame, et que Dieu te garde !”

* * *

Lelendemain, Jean vint assister à la messe dans l'église de Saint Jacques, à Tlaltecocolco et se rendit ensuite au palais épiscopal. Admis en présence de l'Evêque, il raconta en versant des larmes ce qui lui était arrivé dans sa seconde entrevue avec la Mère de Dieu.

L'Evêque, après plusieurs interrogations, dit à l'Indien de demander à la Dame qui l'envoyait quelques signes pour prouver qu'elle était la Mère de Dieu ; puis il donna l'ordre à deux de ses serviteurs de suivre Jean Diego jusqu'à l'endroit dont il parlait, de voir avec qui il conversait et de venir lui rendre compte de tout ce dont ils seraient témoins. Les deux serviteurs suivirent Jean sans qu'il s'en doutât jusqu'à un point au pied même de la colline. Là, ils le perdirent subitement de vue.

Pour Jean, dès qu'il fut arrivé à la colline, il y trouva la Sainte Vierge et lui fit part de la demande de l'Evêque au sujet d'un signe comme preuve de sa volonté.

La Sainte Vierge le remercia de sa diligence et lui dit que, le jour suivant, elle lui donnerait un signe qui lui assurerait le crédit de l'Evêque.

Mais le jour suivant, 11 décembre, Jean ne put retourner à la colline parce que, en arrivant dans son village, il y trouva dangereusement malade un de ses oncles, nommé Jean Bernardino. Il passa la journée à chercher un médecin. La maladie s'aggravant, le moribond demanda un prêtre pour recevoir les derniers sacrements, et le 12 décembre, au point du jour, Jean Diego alla en toute hâte chercher un des religieux du couvent de Saint-Jacques. Mais, arrivé aux premières lueurs de l'aube près de la colline, il se souvint qu'il n'y était pas retourné la veille comme il l'avait promis à la

Sainte Vierge et, craignant d'être repris de son manque d'obéissance, il pensa dans sa candeur qu'en prenant un autre chemin, il ne serait pas vu, qu'il pourrait faire sa commission et revenir ensuite demander le signe réclamé par l'Évêque. Il continua donc sa route en contournant le bas de la colline, lorsque, arrivé à un endroit où jaillit une source minérale, il aperçut la Sainte Vierge descendant de la colline et venant au devant de lui entourée d'une nuée lumineuse comme la première fois.

“—Où vas-tu, mon fils, lui dit-elle, et quel chemin as-tu pris ?”

L'Indien, plein de confusion, se prosterna à genoux et répondit en tremblant :

“—Ma fille très aimée et ma Dame, Dieu te garde ! Comment es-tu si matinale ? Es-tu en bonne santé ? Ne te fâche pas de ce que je te dirai. Tu sauras, ma Maîtresse, qu'un de tes serviteurs, mon oncle, est bien malade et que je vais en ville chercher un prêtre pour le confesser et lui donner l'extrême-onction. Après cette commission, je reviendrai ici pour obéir à tes ordres, Pardonne-moi, je t'en prie, ma Dame, et aie un peu de patience, je ne refuse pas de faire ce que tu ordonnes à ton serviteur, et ce n'est pas une excuse feinte que je te donne. Demain je reviendrai sans faute.”

“—Ecoute, mon fils, ce que je vais te dire. Que rien ne te contriste, ni t'afflige, ne crains ni infirmité, ni accident, ni douleur. Ne suis-je pas ici, moi qui suis ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? Ne suis-je pas vie et salut ? N'es-tu pas à mon service et ne marches-tu pas à mon ordre ? As-tu besoin d'autre chose ? N'aie aucune peine ; aucun souci de la maladie de ton oncle, il ne mourra pas de cette infirmité et sois sûr qu'il est guéri.”

En écoutant ces paroles, Jean Diego sentit un grand contentement et répondit :

“—Envoie-moi donc, ma Dame, voir l'évêque et donne-moi le signe dont tu m'as parlé afin qu'il me croie.”

La Sainte Vierge lui dit :

“—Monte, mon fils tendre et chéri, au sommet de la colline et coupe les roses que tu y trouveras, recueille-les dans

les plis de ton manteau, tu me les apporteras et je te dirai ce que tu dois faire.”

L'Indien obéit, bien qu'il sût qu'il n'y avait pas de fleurs en ce lieu rocailleux et stérile. Arrivé au sommet de la colline, il y trouva un beau parterre de roses de Castille, fraîches, odorantes, et couvertes de rosée. Etendant alors son manteau à la mode indienne, il cueillit autant de roses qu'il pouvait en contenir et les porta à la sainte Vierge. Elle prit les roses, en fit un bouquet, puis, les remettant dans le manteau de l'Indien, elle lui dit :

—“Voici le signe que tu dois porter à l'évêque; tu lui diras que, en vertu de ce signe, il fasse ce que je t'ordonne. Ne montre ce que tu portes à personne en chemin, ne déplies ton manteau qu'en présence de l'Evêque et dis-lui ce que je t'ai envoyé faire. Cela lui donnera le courage de se mettre à l'œuvre pour me bâtir un temple.”

Jean tout joyeux emporta les roses avec soin et s'en vint à Mexico en les regardant de temps en temps, jouissant de leur beauté et de leur parfum.

Arrivé au palais épiscopal, l'Indien demanda à être présenté à l'évêque, mais les serviteurs le firent attendre longtemps. Enfin, ils remarquèrent qu'il portait quelque chose sous son manteau. Curieux de voir ce que c'était, ils l'obligent à l'ouvrir. Voyant que c'étaient des roses, ils voulurent les prendre, mais ce n'était pas de vraies roses, elles étaient peintes ou tissées avec art sur le manteau.

L'évêque, averti, fit venir l'Indien aussitôt. Celui-ci déploya son manteau et les roses tombèrent à terre tandis que sur le manteau même apparut peinte l'image de la sainte Vierge telle qu'on la voit aujourd'hui.

Après avoir admiré ces roses fraîches, odorantes, couvertes de rosée bien qu'on fût en plein hiver et surtout cette image qui paraissait peinte sur l'étoffe, l'évêque prit le manteau, le plaça dans son oratoire et rendit grâce à Notre-Seigneur et à sa glorieuse Mère.

Il retint ce jour Jean Diego dans son palais; puis le lendemain, il se rendit avec lui à la colline.

Ensuite Jean demanda qu'on le laissât aller voir son oncle. L'évêque le fit accompagner de quelques-uns des siens leur recommandant de lui amener Jean Bernardino s'il se trouvait guéri. Ce dernier était complètement rétabli. Il raconta qu'au moment où la sainte Vierge avait annoncé sa guérison à son neveu, il avait vu la céleste Dame. Elle lui avait rendu la santé en lui disant qu'elle désirait un temple et qu'on appelât son image: *Sancta Maria de Guadalupe*, sans expliquer le sens de ce nom.

Les deux Indiens furent amenés devant l'évêque qui, ayant fait une enquête sur tous ces faits, en reconnut la vérité. Le bruit du miracle se répandit rapidement et l'on accourut en foule au palais épiscopal pour vénérer l'image miraculeuse. Elle fut alors portée à la Cathédrale; puis, lorsqu'on eut élevé une chapelle à l'endroit désigné par Jean Diego, on l'y transporta avec une grande solennité.

* * *

Le peuple mexicain a toujours conservé une grande vénération pour l'image miraculeuse de Guadalupe. Au 13 décembre, on célèbre l'anniversaire des apparitions par de grandes fêtes qui durent plusieurs jours. On vient à ce pèlerinage national des provinces les plus éloignées. Les Mexicains, qu'ils soient descendants des Astèques ou des Espagnols, lui ont voué le même culte filial. Les Indiens apportent à ces fêtes les usages primitifs tolérés par les premiers missionnaires et, pour témoigner leur joie et leur reconnaissance à leur Mère du ciel, ils viennent chanter et danser devant son image jusque dans le sanctuaire, comme ils ont toujours eu coutume de le faire dans leurs réjouissances. De loin ces choses paraissent choquantes, de près on trouve cela moins étrange et ces danses simples, cet air de candeur, de piété dirai-je, des danseurs a quelque chose qui touche les témoins de ces cérémonies. Rien de plus modeste que ces danses de jeunes filles et d'enfants. Les filles portent sur leur robe blanche une écharpe rouge croisée sur la poitrine et couvrent leurs cheveux d'un mouchoir de couleur. A la main elles tiennent un bâton avec lequel elles frappent la terre en cadence. Cette danse, qui est plutôt une sorte de

mouvement lent, est mesurée par le chant monotone des danseuses qui se suivent à la file. A côté un groupe d'enfants exécutent avec assez d'ensemble une danse d'un caractère différent. Trois ou quatre Indiens accompagnent ces chants et ces danses sur leurs violons. Les enfants sont habillés à l'indienne et portent sur la chemise et le pantalon blancs un *rebozo* brodé assez richement. Tous s'acquittent de leurs fonctions avec un grand sérieux. C'est une cérémonie reçue.

Au bas de la colline de Tepeyocac, s'est élevé un village assez important connu à Mexico sous le nom de *villa de Guadalupe* ou plus simplement *La villa*. Outre la chapelle bâtie sur le sommet de la colline, on a élevé à son pied une magnifique basilique que l'on restaure en ce moment même. L'initiative de ces travaux est due à la piété de Monseigneur l'Archevêque de Mexico pour Notre-Dame de Guadalupe. Il est secondé dans cette œuvre par un prêtre zélé, M. Plancarte, son neveu, qui consacre son temps, ses talents et ses soins à l'accomplissement de cette magnifique entreprise. Actuellement l'image miraculeuse est conservée dans une autre église voisine de la basilique et appartenant autrefois au couvent des Sœurs Franciscaines. La vénération de tout un peuple, toujours aussi grande malgré les efforts de l'impiété, les miracles opérés, les grâces reçues forment une preuve bien forte en faveur de l'apparition de Guadalupe. Une autre preuve est l'image elle-même. Des artistes, des spécialistes ont étudié le dessin, le genre de peinture de l'image déposée sur le *rebozo* de Jean Diego, et nul n'a pu dire encore si l'on a sous les yeux une aquarelle, une peinture à fresque ou à l'huile. Dernièrement le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au Mexique a fait une enquête sur ce fait singulier et la conclusion de l'intéressant rapport qu'il envoya à la presse américaine est que la composition et l'application de Guadalupe est inexplicable pour la science moderne.

Parmi les innombrables copies qui existent au Mexique, peu donnent exactement le type de l'image miraculeuse ainsi que les couleurs des vêtements.

J'ai dessiné à l'intention des *Missions catholiques* la chapelle supérieure de Guadalupe, celle qui fut construite sur le sommet de la colline, à l'endroit où Jean Diego eut les

premières apparitions. Au bas de cette colline se trouvent la basilique, l'église des Capucines et une chapelle bâtie près de la source minérale ferrugineuse enclose dans une sorte de vestibule de cette chapelle. Le mur que l'on voit derrière la chapelle est l'enceinte d'un cimetière où beaucoup de familles pieuses font enterrer leurs morts.

Le mât de navire que l'on remarque à droite sur la rampe de l'escalier, rappelle le vœu que fit un riche marchand espagnol dans une tempête. Il promit que, s'il se sauvait du naufrage, il élèverait un mât de navire avec sa voile en argent à Guadalupe. Selon l'avis de sages conseillers, il consacra à de bonnes œuvres la somme qu'eût coûtée le mât d'argent, et fit élever le singulier monument en maçonnerie. Comme on le voit, la forme des voiles est très bien rendue, et sur la vergue supérieure (la vergue de perroquet) on a placé une statuette représentant l'image de Notre-Dame de Guadalupe.

De l'esplanade, qui s'étend devant la chapelle, on découvre un paysage immense, toute la plaine de Mexico avec son cercle de montagnes, ses arbres, ses champs, les dômes des églises de la capitale au milieu, puis à l'est le lac de Texcoco dont la teinte bleu clair tranche si agréablement sur les tons sombres des montagnes que dominent les deux pics couverts de neige de l'Ixtaccihualt et du Popocatepetl. La première fois que j'ai aperçu ces deux cimes éblouissantes de blancheur sur le fond du ciel si limpide et si pur dans ces régions, j'ai été vraiment saisi. C'est une des plus belles choses que j'ai vues de ma vie. Le sommet de l'Ixtaccihualt ressemble, dit-on, à un cercueil et son nom signifie en indien "la femme blanche." Popocatepetl veut dire *montagne fumante*. Aujourd'hui le cratère est glacé sous son linceul de neige perpétuelle, et les nuages obscurcissent seuls parfois son sommet. Dans le cours de notre mission, nous aurons sans doute l'occasion de voir d'autres pics si communs sur cette terre volcanique, et peut-être des cratères vomissant encore en ce moment du feu et des laves. J'appellerai mon crayon au secours de ma plume pour vous les présenter s'ils me paraissent dignes de cet honneur.

Notre mission est à peu près terminée dans la capitale, et dans quelques jours nous commencerons à visiter les diocèses de *l'intérieur*, comme l'on dit ici. Vous le savez déjà, votre Œuvre est établie à Mexico d'une façon solide et durable, et nous devons rendre de grandes actions de grâces à Dieu qui a béni notre mission d'une manière visible. Mon confrère, le P. Terrien, voit ses efforts couronnés de succès, et notre joie est grande en pensant au bien qui doit en résulter pour toutes les missions. Nous espérons avoir d'aussi bonnes nouvelles à vous donner des autres diocèses où nous irons prêcher la Propagation de la Foi, et premièrement de Puebla d'où j'espère vous écrire bientôt.

LETTRE DU R. P. LÉANDRE GALLEN, DES MISSIONS AFRICAINES
DE LYON, DÉLÉGUÉ DE LA PROPAGATION DE LA FOI DANS L'A-
MÉRIQUE DU SUD.

Mexico, 4 juin, 1890.

Vous avez bien voulu publier dans les *Missions catholiques* nos lettres sur la ville de Mexico. Peut-être vos lecteurs et surtout les ecclésiastiques liront-ils avec intérêt quelques lignes sur certains usages dans les cérémonies religieuses. Mais tout d'abord si quelques-uns de ces usages mexicains ou plutôt espagnols peuvent paraître singuliers à des étrangers, en cela, comme pour tout, il faut se placer franchement sur le théâtre où les choses se passent, (se mettre au point) pour ne pas fausser la perspective, tenir compte de l'éducation, de la tradition de plusieurs siècles. L'homme est porté à juger à la mesure de l'horizon de son pays, d'après ses idées, ses préjugés, etc. On sait cela, mais, à la première occasion, on a beau se tenir en garde, le naturel revient au galop.

Ainsi un Français, un Européen arrivant au Mexique, s'arrose immédiatement le droit de critiquer la coutume d'habiller les statues des saints. Ici on trouve cela très naturel et c'est une pratique de piété de donner des costumes plus ou moins riches de soie, de satin, brodés d'or et d'argent à telle ou telle statue de telle ou telle église. Nous

avons vu des costumes, robes, manteaux d'une très grande valeur pour la sainte Vierge. Nul n'est choqué de trouver dans les sacristies les statues en déshabillé attendant tel jour de fête, telle cérémonie pour recevoir leur costume. Ces statues ne sont, en effet, généralement du moins, que des mannequins avec la figure, les mains et les pieds en cire. Il y a des têtes de Sainte Vierge très belles; mais généralement les figures de Christ sont trop efféminées.

Les saints modernes sont représentés parfois avec un réalisme naïf. Quelques-uns ont la moustache et la "mouche," d'autres toute la barbe, d'autres ont la barbe rasée; mais l'artiste a le soin de donner la teinte que laisse une barbe fraîchement faite. Les prêtres et religieux ont des aubes, surplis, cordons, soutanes, etc, tout cela en étoffes ordinaires. Une auréole en cuivre doré est ordinairement fixée sur la tête. Hier j'ai vu un saint Dominique ayant une étoile d'or piquée au milieu du front.

Les anges sont superbes. Je ne sais à quelle époque remonte la mode d'habiller les anges en guerriers grecs. Cette mode est très en vogue ici soit pour la peinture, soit pour la sculpture. Au Mexique, on ne saurait se faire l'idée d'un ange qui n'aurait pas sinon son casque, au moins sa cuirasse, ses brassards et surtout ses cothurnes laissant voir une partie de la jambe. Une écharpe flotte sur les épaules et autour du corps, et tout le costume est orné de broderies, dorurés, galons, etc. Généralement les ciels de tableaux sont encombrés de petits anges, qui de leurs nuages assistent à toutes les scènes. Dans l'église Saint-Sébastien à Mexico, un grand tableau représente la Sainte Vierge parlant à deux personnages. Elle est assise sur un nuage et tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Pourquoi le peintre lui a-t-il posé sur les cheveux un petit chapeau tricorne bleu de ciel? "*Quien sabe?* (qui sait?)" me répondent les Mexicains.

Les étrangers sont saisis d'effroi à la vue de certains Christs. Notre-Seigneur est représenté partout, dans les diverses scènes de la Passion, soit attaché à la colonne de la flagellation, soit chargé de sa croix, revêtu de sa robe d'ignominie, cloué à la croix, etc. Le corps est d'une pâleur

cadavérique, livide, violacé, bleui ; les genoux, les épaules déchiquetées, la chair en lambeaux ! On a pris à cœur de réaliser la parole de la sainte Ecriture : (Ils ont compté tous mes os !) La figure sombre, triste, effrayante, porte une barbe et des cheveux naturels très longs qui inspirent un sentiment plus voisin de la crainte que de la pitié. Telle de ces statues représente un corps amaigri, émacié, les épaules rentrées, presque à l'état de squelette, c'est l'excès du genre. Néanmoins on orne ces statues. La couronne d'épines est entourée d'un bandeau brodé, des rayons de métal sont fixés à la tête et le linge est une pièce de soie fleurie, galonnée, frangée.

Dans la magnifique église de la *Profesa*, on voit au-dessus d'un autel, derrière une vitrine, un buste du Christ flagellé, les mains liées et étendues en avant, tandis que la tête rejetée en arrière et arrivant à la hauteur du calice semble fixer les yeux sur le prêtre qui dit la sainte messe. L'effet est saisissant. Les missionnaires qui ont converti les Mexicains ont voulu frapper l'imagination de ces peuples par des images vives, des symboles tantôt naïfs, tantôt grandioses des mystères de notre sainte religion. Ils ont apporté ces coutumes de leur pays, l'Espagne catholique.

Jusqu'aujourd'hui l'usage s'est conservé dans plusieurs villages de représenter toutes les scènes de la Passion, le jeudi-saint, et la population y prend part fournissant les acteurs et les témoins du drame par excellence. Du reste toutes les fêtes de l'Eglise sont très populaires et ont leur écho non seulement dans la famille, mais dans les rues même.

Pendant la semaine sainte, on vend aux enfants une immense quantité de caricatures en carton peint de toutes les tailles et représentant Judas. Le jour de Pâques, de grands mannequins garnis de pétards sont suspendus au milieu des rues ; c'est une fête pour les enfants et les jeunes gens d'y mettre le feu pour voir les Judas sauter en pièces au milieu de la fumée et au bruit des pétards.

Les mystères joyeux sont fêtés avec plus d'enthousiasme encore. Plusieurs jours avant la fête de Noël, de nombreuses boutiques sont dressées sur la grande place de Mexico et

remplies les unes de sucres, les autres de petits personnages représentant la Sainte-Famille en voyage, l'étable de Bethléem, l'adoration des bergers, des mages, etc. La couleur locale n'a rien à voir avec toutes ces figurines. Dans les églises, les personnages sont de grande taille. La Sainte Vierge, fuyant en Egypte avec l'Enfant Jésus, est vêtue à la mode du XVIIe siècle et coiffée d'un haut et large chapeau mexicain. Saint Joseph, portant le panier de provisions attaché avec des rubans, a également son *sombrero*. On lui donne généralement un affreux costume composé d'un manteau vert et d'une robe jaune, ou vice versa. L'ange qui conduit l'âne est naturellement un jeune guerrier grec avec des ailes argentées. Le casque est remplacé par un chapeau mexicain.

Les cérémonies, généralement très longues, sont précédées ou suivies de prières entremêlées de chants. Les sermons doivent durer au moins une heure et souvent dépassent de beaucoup cette limite *minima*. Aux fêtes solennelles, la grand'messe est toujours précédée du chant de tierce.

Les Saluts du Saint-Sacrement sont très fréquents et il y a exposition à toute grand'messe un peu solennelle. Le culte de la Sainte Eucharistie est profondément implanté dans l'âme et je dirai dans les mœurs de ce peuple. Il y a même ici des expressions particulières comprises de tous et qui se rapportent aux cérémonies du Saint-Sacrement; par exemple: *couvrir et découvrir*. Cela signifie tirer ou retirer le voile étendu devant le Saint-Sacrement dans le reposoir que nous nommons en France "exposition." Ces reposoirs font partie de l'autel et quelques-uns, ainsi que les autels eux-mêmes, sont monumentaux.

L'autel de la cathédrale de Mexico est un magnifique modèle du genre et produit un effet grandiose. Des colonnes de marbre bleu soutiennent un fronton circulaire surmonté d'une coupole; des ornements de métal doré, de très bon goût, des statues et en particulier une belle statue de la sainte Vierge font de ce monument un vrai chef-d'œuvre.

* * *

En arrivant à Mexico à la fin de novembre dernier, nous

pensions ne séjourner que deux ou trois mois dans cette ville ; mais le grand nombre d'églises où nous avons eu à prêcher, les visites aux familles qui ont voulu donner à votre Œuvre une aumône extraordinaire, l'organisation de l'Œuvre elle-même, tout cela nous a retenus dans la capitale jusqu'à la fin de mai. Ce travail dans la première station de notre mission a donné des résultats consolants ; les aumônes des fidèles mexicains ont déjà fourni un appoint considérable au capital des missions et l'avenir promet une belle récolte annuelle. Laisant de côté les quêteurs, leurs travaux et leurs peines, on peut dire que ce résultat est dû à la charité et au zèle de Monseigneur l'Archevêque, à la bonne volonté du clergé et à la piété des fidèles.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, à peu près inconnue jusqu'ici au Mexique, a été acceptée comme l'Œuvre par excellence. En maintes circonstances, la charité mexicaine, sollicitée pour des œuvres particulières, avait manifesté sa générosité ; mais pour l'évangélisation des peuples païens, pour continuer la mission de Notre-Seigneur qui n'est venu sur la terre que pour donner la foi à tous les hommes, qui n'a établi l'Eglise que pour cette fin, beaucoup d'âmes en ce pays si catholique ont compris qu'il fallait des sacrifices, un effort plus qu'ordinaire. Et cependant, comme je vous l'ai déjà écrit, les familles catholiques et riches supportent à elles seules toutes les œuvres du pays, tous les frais du culte. Laissez-moi ajouter que, malgré la bonne volonté générale, le bon Dieu a laissé aux délégués des Conseils centraux quelques difficultés à surmonter, quelque travail à faire. Espérons que l'avenir verra se développer l'Œuvre sur cette terre du Mexique dans les mêmes proportions que dans notre chère patrie et que la persévérance couronnera une entreprise si bien commencée.

.....

LES DÉLÉGUÉS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI DE LYON AU PAYS DES AZTÈQUES.

LETTRE DU R. P. TERRIEN, AUX *Missions Catholiques*.

Je viens d'arriver de Toluca où, au mois de juin dernier, j'allai déjà pour organiser notre Œuvre. Cette petite ville, que j'ai revue avec plaisir, mérite d'être signalée et à cause de sa position exceptionnelle et à cause du véritable enthousiasme avec lequel elle a accepté notre importante mission. Vous voudrez donc bien m'accompagner en esprit dans cette rapide excursion.

Trente lieues séparent Toluca de Mexico, mais en trois heures, cette distance est franchie par la locomotive, et en trois jours, cette nouvelle ligne de chemin de fer relie Mexico à Nuevo-Laredo, limite des Etats Unis. En sortant de Mexico et en suivant le chemin des Tramways, parallèle à la voie ferrée, avant d'arriver à Tacuba, première station du chemin de fer, on rencontre l'arbre de Popotla, *arbol de la noche triste*, l'arbre de la nuit triste. Il mérite une visite, car il rappelle l'un des faits les plus lamentables de la conquête. Montezuma, le roi le plus célèbre des Indiens, était prisonnier de Cortez, général en chef des troupes espagnoles. La noblesse mexicaine voulut lui donner une fête. L'un des compagnons du *conquistador*, Alvarado, qui commandait en son absence, autorisa les grands seigneurs à venir en corps au palais du roi. Ils s'y rendirent sans armes, mais couverts de bijoux. A cette vue, la convoitise des Espagnols s'alluma; ils se jetèrent sur les Mexicains, les dépouillèrent de leurs colliers d'or, puis les massacrèrent. Ce crime mit les Indiens en fureur. Ils se soulevèrent, et, bien que Cortez eût repris le commandement des troupes

espagnoles, il fut obligé de battre en retraite, en se dirigeant sur Mexico. En arrivant aux portes de la capitale, la pluie tombait à torrents, les Espagnols furent enveloppés par une nuée d'Indiens et vaincus. Presque tous périrent. Cortez, désespéré, s'arrêta à Popotla, et assis au pied du vieux cyprès, il pleura. L'arbre de la nuit triste est donc un arbre historique, mais, comme l'a déjà écrit un historien, le géant se meurt, et il ne restera bientôt plus de lui que ce qui reste de la domination espagnole, un souvenir.

* * *

Après avoir traversé la plaine de Mexico, le chemin de fer s'engage dans une gorge au fond de laquelle coule un torrent insignifiant. Nous y pénétrons et nous sommes bientôt à une nouvelle station appelée Rio-Undo. De là, nous montons rapidement vers le col de San-Lazaro, point culminant de la ligne. Sur les flancs des montagnes, des champs de maïs, des plantations d'agaves, des broussailles et des bois. De loin en loin, un campement d'Indiens : quelques cabanes de forme conique, faites avec des branches d'arbres, servent de gîte la nuit à ces pauvres indigènes.

Nous arrivons enfin à la station de San-Lazaro. Nous nous trouvons en pleine montagne, à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Autour de nous s'étend une immense prairie que parcourent au galop quelques chevaux effrayés par le train, et qu'enserrent de tous côtés des sommets couverts de sapins. On pourrait se croire dans les Pyrénées ou dans les Alpes. San-Lazaro est un endroit relativement très froid. Il y tombe parfois de la neige, et souvent il y souffle un vent glacial du nord ; mais le train s'ébranle et, après avoir franchi le col, nous commençons à descendre la longue pente au pied de laquelle se trouve Toluca.

Du point élevé où nous sommes parvenus, nous apercevons de temps en temps la plaine de Toluca. Voici Lerma, village assez considérable, bâti au pied d'une colline ; plus loin des lagunes qui brillent au soleil ; devant nous, la ville de Toluca et dans le lointain des montagnes que domine le

Nevado (il a 4,578 mètres de hauteur). Ce paysage grandiose est fortement éclairé : les premiers plans se dessinent avec une netteté merveilleuse ; le pic couvert de neige projette sa silhouette hardie sur un ciel sans nuages, et les sommets qui enserrent la plaine, baignés dans une atmosphère transparente, nous montrent leurs flancs dénudés et leurs ravines profondes.

Mais le sifflement de la locomotive nous annonce que nous arrivons à Toluca. Cette ville, capitale de l'État de Mexico, a une population d'environ quinze mille habitants ; elle est située à deux mille six cent quatre-vingts mètres au dessus du niveau de la mer. Dans cette jolie petite ville aux rues bien alignées et d'une rare propreté, les monuments les plus remarquables sont : les palais du Gouvernement et de la Municipalité, l'Institut, l'immense marché et les superbes portiques ; il y a de belles églises et des maisons particulières splendides.

La population de Toluca jouit d'une grande réputation de piété et de religion, elle se distingue par ses sentiments fervents et réellement catholiques. Il y a d'excellentes familles chrétiennes remarquables par leurs vertus et leur sincère attachement à la foi si pure de leurs ancêtres. Les idées modernes sont vues avec horreur dans ce religieux pays, et elles ont essayé en vain de s'infiltrer dans ces familles foncièrement catholiques.

Il m'est doux de citer ici le nom de la famille Pliégo, la plus ancienne et aussi la plus notable de la ville. Je le fais par reconnaissance, trop heureux serai-je de payer ainsi en partie le tribut de gratitude que je dois aux différents et aux nombreux membres de cette famille modèle qui brille par ses sentiments élevés de dévouement, de charité et de générosité !

En vous parlant ainsi de cette sympathique population de Toluca, c'est déjà vous dire que notre chère Œuvre a été bien vite comprise et acceptée avec enthousiasme. Je résume en quelques mots les résultats obtenus. Il y a un Comité de messieurs, ecclésiastiques et séculiers, sous la présidence du digne et vénérable curé de la paroisse, et une Commission de dames chargées de recueillir les cotisations

mensuelles des associés. Le Comité de messieurs est comme *succursat* de celui de Mexico et son organisation nous a paru utile et même nécessaire, vu la position importante de Toluca et aussi la grande étendue de l'archidiocèse de Mexico.

A mon dernier passage à Toluca, on pouvait déjà compter cent dizaines d'associés ordinaires et cinquante dizaines personnelles. De plus, dans mes visites à domicile, j'ai pu recueillir au moins vingt-cinq mille francs, et il reste dû à l'Œuvre une somme plus considérable; en effet, plus de cinquante familles se sont inscrites pour mille francs et quelques-unes m'ont fait la promesse de dix mille francs.

Après avoir passé dix jours dans cette bonne petite ville, j'en reviens plein d'admiration pour l'esprit de foi qui anime sa population, pour sa piété et sa générosité chrétienne.

Que Dieu soit béni d'avoir inspiré cette charité touchante pour les pauvres païens, pour ces peuples infidèles et barbares qui attendent la lumière de l'Évangile! Cette charité, nous en sommes certains, produira au centuple des fruits de grâce et de salut dans cette chère ville de Toluca!

LETTRE DU R. P. BOUTRY.

Pour avancer notre travail, le R. P. Terrien m'a chargé d'aller à San-Andres de Chalchicomula pour y établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le peuple mexicain mérite bien que nous lui donnions notre temps et notre bonne volonté, car nos appels en faveur de la grande Œuvre trouvent un écho docile dans le cœur charitable des fidèles et vous n'ignorez pas le grand nombre de dizaines que nous avons pu établir dans les villes déjà visitées. Le P. Terrien est allé à Izucar de Matamoros et à Atlisco, réussissant comme toujours dans la mission qu'il dirige si bien.

A San-Andres de Chalchicomula ou des Sept Coins, un excellent chrétien, M. Vicente Palacios, m'a donné une hospitalité franche et cordiale.

M. le curé, dom Jerónimo Carreon, est bien disposé pour

l'Œuvre et nous comptons dans cette catholique population un bon nombre de dizaines.

J'ai fait à San-Andres la connaissance d'une famille d'origine française venue au Mexique, il y a plus de quarante ans. Cette famille, connue sous le nom de Couttoleuc, possède d'importantes *haciendas* ou fermes dont la principale est celle de Jalapazgo qui aurait chez nous l'étendue de plus d'un arrondissement. Le pic d'Orizaba en fait partie. Ce pic serait plus justement appelé pic de San-Andres puisqu'il n'en est éloigné que d'une distance de seize kilomètres. Dans la langue indigène on l'appelle Citlaltepétl, ou montagne brillante comme une étoile. Un ingénieur, qui a mesuré ce volcan, prétend qu'il a cent mètres de plus que le Popocatepetl et ce dernier s'élève à cinq mille quatre cent cinquantedeux mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Popocatepetl avait passé jusqu'à ce jour pour le point le plus élevé du Mexique.

La ferme de Jalapazgo compte un personnel très nombreux. Elle possède cinq cents mules pour les travaux agricoles, dix mille moutons, de grands troupeaux de bœufs et toute une population de porcs. Les champs donnent en moyenne soixante mille arobes, soit six cent quatre-vingt-dix mille kilogrammes de pommes de terre. On peut y récolter plus de vingt mille sacs de blé, quarante mille sacs de maïs, dix mille sacs de fèves. Enfin, on évalue à quatre ou cinq cent mille les pieds de magueys dont la sève (l'eau de miel) se transforme en *pulque* et fournit aux habitants une boisson qui leur tient lieu de vin.

Si l'on ajoute à toutes ces richesses les immenses forêts de cèdres et de pins qui couvrent les flancs du Citlaltepétl jusqu'au voisinage des glaciers, jusqu'où finit la ligne de végétation, on aura une idée, quoique imparfaite, de ce qu'est au Mexique une grande hacienda. Tout est grand en Amérique et nous nous rappelons, le P. Terrien et moi, que nous avons connu dans la République Argentine un fermier qui avait plus de soixante-quinze mille moutons.

Par les soins actifs et intelligents de la famille Couttoleuc un service de tramways a été établi pour relier San-Andres à la gare du même nom, distante de onze kilomètres.

Nous nous sommes réunis, le P. Terrien et moi, à Jalapa, résidence de l'évêque du diocèse et du gouverneur de l'Etat de Vera-Cruz. S.G. Monseigneur Ignacio Suarez Peredo, qui avait connu le P. Terrien à Mexico, aux noces d'or de Monseigneur l'Archevêque, nous a accueillis avec une bienveillance tout à fait paternelle et bien touchante. Le vénéré prélat avait bien voulu, l'année dernière, donner une lettre pastorale en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Aussi, quand nous nous sommes présentés au Palais épiscopal de Jalapa, Mgr Suarez Peredo a voulu souscrire immédiatement en son propre nom pour une somme importante, et remettre au P. Terrien les aumônes qu'il avait recueillies depuis un an.

Nous n'oublions jamais les bontés de Sa Grandeur.

Le clergé de Jalapa s'est très bien montré pour nous et le P. Terrien est très content des résultats inespérés qu'il a obtenus dans cette ville. Il n'a pas été moins heureux à Coatepec, où l'Œuvre compte aujourd'hui des adhérents nombreux et sérieux. Je vous citerai, en passant, un homme du peuple au grand cœur qui, malgré son extérieur modeste, voulut, sur le désir du Père, être un bienfaiteur insigne à perpétuité.

Tandis que le P. Terrien établissait heureusement l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Jalapa et à Coatepec, son humble collaborateur se rendait, sur son désir, à Teocelo, petite ville des environs.

Je vous dirai comment un délégué de la Propagation de la Foi, s'est trouvé, du soir au lendemain, improvisé prédicateur de retraite.

Un Père Jésuite se trouvait seul à Teocelo pour y donner une mission, et ne pouvait suffire à la besogne. Il écrit à son supérieur à Jalapa pour lui manifester ses angoisses et ses espérances. Providentiellement le supérieur entretient le P. Terrien de ce qui fait l'objet de sa sollicitude et réussit à m'obtenir comme auxiliaire.

Dès qu'on a eu vent à Teocelo de mon arrivée, une quarantaine d'hommes à cheval sont venus à ma rencontre jusqu'à Coatepec, distant de plus de deux lieues.

Des enfants et des adultes portaient des rameaux et des

fleurs. Le trajet s'est effectué au milieu d'un pays très accidenté, couvert de plantations de caféiers, de bananiers, de maïs, de cannes à sucre, etc. Il y avait des ravins si rapides qu'on aurait pu craindre de faire le saut périlleux ; mais les anges du Seigneur veillaient sur nous.

Dès que la foule, massée de l'autre côté d'un ravin profond, nous a aperçus, elle a acclamé le missionnaire et deux fanfares lui ont souhaité la bienvenue. Il a fallu passer sous des arcs-de-triomphe et voir les fidèles s'agenouiller sur le passage du pauvre de Jésus-Christ. C'était bien touchant, et, rempli de confusion, je me disais dans mon cœur comme plus tard je devais le répéter en chaire, *Soli Deo honor et gloria.*

Le R. P. Jésuite a été bien content d'avoir un auxiliaire. Nous avons travaillé beaucoup, mais nous nous trouvions au milieu de gens si bien disposés ? Nous nous contentions volontiers d'un repos limité pour réconcilier des âmes de bonne volonté avec le Dieu qui les a tant aimées et est mort pour elles.

Ici on ne demande pas à se confesser, mais à se réconcilier. Quelle belle parole ! faire la paix avec Dieu !...

Quand nous avons dû nous éloigner de Teocelo, une foule nombreuse nous a encore accompagnés. Mais les cris d'allégresse, la musique joyeuse, les arcs-de-triomphe ont disparu. La scène est changée ; que de larmes répandues, que de sanglots à notre départ ! Mais croyez bien que, si l'on nous regrettait, nos cœurs témoins de tant de foi et de repentir étaient profondément attendris. Je suis bien reconnaissant au P. Terrien de m'avoir procuré ces dix jours d'édification et de vie sacerdotale. La Propagation de la Foi est connue aujourd'hui à Teocelo et elle y compte un grand nombre d'associés, plus de cent dizaines.

Je suis rentré auprès du P. Terrien à Jalapa et nous avons fait nos adieux à Monseigneur qui nous a bénis, encouragés et serrés avec effusion sur son cœur.

Jalapa est une ville de douze à quinze mille âmes, dont le panorama est délicieux. On la regarde de la route de Vera-Cruz. Le *Cofre de Perrote* et toute la chaîne de montagnes,

qui est son prolongement, fournissent à la ville un fond imposant et grandiose, peut-être unique en son genre.

AUTRE LETTRE DU P. BOUTRY.

Je vous écris de Cordoba, une jolie petite ville de sept mille habitants dans l'Etat de Vera-Cruz, située à environ neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Des montagnes, couvertes de forêts au feuillage toujours vert, l'entourent de tous côtés. Dans le vallon des massifs d'orangers chargés de fruits d'or, sous bois des caféiers, là des groupes de bananiers aux longues et larges feuilles, partout des oiseaux et des fleurs. Cordoba serait un paradis terrestre si la fièvre jaune n'y exerçait de temps en temps des ravages terribles. Cependant il faut reconnaître que, depuis 1882, cette bonne population n'a pas été éprouvée par le redouté *vomito*. Terrifiés alors par le nombre de victimes que le fléau faisait au milieu d'eux, ils portèrent leurs regards vers le ciel et promirent à Notre-Dame de Guadalupe, la mère des Mexicains, un pèlerinage annuel à son sanctuaire, si elle voulait bien avoir pitié d'eux. La Vierge Sainte qu'on n'invoqua jamais en vain, au témoignage de saint Bernard, a écouté la prière de ses enfants et n'a cessé de les protéger depuis cette promesse solennelle religieusement et constamment gardée. L'épidémie, autrefois si fréquente, s'est arrêtée dans sa marche dévastatrice et les pieux habitants de Cordoba reconnaissent l'efficacité du secours de Marie.

L'église de Cordoba qui a le rang de Cathédrale est un des plus beaux temples, s'il n'est le plus beau du diocèse de Vera-Cruz. Elle a trois nefs et elle en compterait cinq si les chapelles latérales n'en occupaient l'emplacement.

L'architecture intérieure appartient à l'ordre dorique. L'abside a quelque chose de celui de la cathédrale de Puebla.

Le tabernacle où repose le Saint-Sacrement est vraiment une œuvre d'art. Il est tout en argent et possédait autrefois de belles statues en or massif soustraites par des mains

sacrilèges. L'ostensoir, en or, est orné de diamants et de perles précieuses. C'est un des plus beaux bijoux que l'on puisse rencontrer au Mexique. On prétend qu'il a coûté 80,000 piastres, environ 400,000 francs, et que, pour le seul travail de l'artiste, on a donné 15,000 piastres ou 75,000 fr. Le dallage de l'église est tout en marbre. M. l'abbé José Maria Cid y Léon, curé de la paroisse, entretient la maison de Dieu dans un remarquable état de propreté. Il m'a donné une hospitalité tout à fait cordiale et fraternelle.

Je dois manifester la même gratitude à l'égard de Messieurs les Curés de San-Juan-Coscomatepec et de Huatusco qui ont été charmants pour moi,

J'ai pu établir l'Œuvre d'une manière sérieuse dans leurs paroisses. Les dizaines y seront nombreuses... Dans la première, elles s'élèvent à plus de quatre-vingt-dix et dans la seconde elles dépassent le chiffre de cent. Et il faut ajouter que les populations ne sont pas favorisées des dons de la fortune, mais qu'en revanche elles ont un grand esprit de foi et de détachement.

On compte de sept à huit lieues de Cordoba à San-Juan-Coscomatepec et de cinq à six de cette dernière localité à Huatusco.

Pour faire ce trajet, il n'y a pas de route comme en Europe. Ce qu'on est convenu ici d'appeler chemins pourrait porter bien souvent le nom de casse-cou. Tantôt il faut descendre des ravins (*barrancas*), dont la pente a quelque ressemblance avec le toit de nos maisons et l'on pourrait craindre de rouler avec sa monture dans quelque précipice; tantôt il faut chevaucher dans le lit incliné et rocailleux d'un torrent. Mais on est dédommagé de ses fatigues par un spectacle enchanteur. La tête du Citlaltepétl, blanchie par des neiges éternelles, fait un beau contraste avec l'azur d'un ciel sans nuages, les oiseaux font entendre leurs joyeuses chansons, les montagnes, vieilles comme le monde et couvertes de vertes forêts reposent doucement la vue que les rayons du soleil pourraient fatiguer, l'exubérante végétation des Tropiques réjouit le cœur du missionnaire, qui, en rêvant à son pays, se rappelle que présentement, de l'autre côté de l'Atlantique il pleut, il neige, il fait froid.

J'ajouterai encore que l'accueil bienveillant et le concours empressé des populations si croyantes de la campagne fournissent de bien précieuses consolations au délégué de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi.